

LE SILENCE DE GINZA

STUDIO PINK



Le Silence de Ginza

Par Studio Pink

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Ombre de Ginza	4
Chapitre 2 : Le Jeu des Masques	10
Chapitre 3 : Le Frisson du Mensonge	16
Chapitre 4 : Confidences sous les Néons	23
Chapitre 5 : Le Pacte Tacite	29
Chapitre 6 : L'Embrasement	35
Chapitre 7 : Le Poids du Secret	40
Chapitre 8 : L'Étau se Resserre	46
Chapitre 9 : L'Illusion d'une Vie	54
Chapitre 10 : La Lame de la Trahison	59
Chapitre 11 : Les Cendres de la Confiance	65
Chapitre 12 : Le Duel des Cœurs	71
Chapitre 13 : Le Sacrifice Nécessaire	77
Chapitre 14 : L'Éclat de la Vérité	82
Chapitre 15 : Le Dernier Silence	88

Chapitre 1

L'Ombre de Ginza

CHAPITRE 1 : L'OMBRE DE GINZA

Le ciel de Tokyo n'était plus qu'une immense plaque d'ardoise liquide. À Ginza, la pluie ne tombe pas ; elle s'abat avec une discipline presque militaire, noyant les néons rouges et bleus dans un flou expressionniste. Sous l'auvent de verre de la boutique de haute horlogerie *Grand Seiko*, Mika ajusta le col de son trench en gabardine beige. Elle détestait être en retard, mais elle détestait encore plus l'idée que l'humidité puisse trahir le lissage impeccable de ses cheveux noirs.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Vingt-deux heures. L'avenue Chuo-dori, d'ordinaire si arrogante de luxe, semblait soudain vulnérable, lavée de ses péchés de consommation par l'averse.

C'est là qu'elle le sentit. Avant même de le voir.

Une présence. Une rupture dans le rythme de la pluie. Une onde de chaleur qui s'installa à sa droite, à une distance précise : assez loin pour ne pas être impoli, assez près pour que l'odeur de son parfum — un mélange de bois de santal, de tabac froid et de quelque chose de plus métallique, comme l'odeur de la neige avant qu'elle ne touche le sol — vienne titiller ses narines.

Mika ne tourna pas la tête. Elle observa son reflet dans la vitrine. Derrière son image, celle d'un homme venait de se matérialiser. Grand, les épaules larges sous un costume sombre dont la coupe hurlait *Savile Row*, mais dont l'allure générale suggérait une violence contenue. Il tenait un parapluie noir, fermé, qu'il utilisait

comme une canne.

— Les taxis font grève contre le déluge, apparemment, dit-il.

Sa voix était grave, un baryton qui vibra jusque dans les talons aiguilles de Mika. Elle ne répondit pas tout de suite. Elle aimait laisser le silence travailler pour elle. C'était son arme préférée.

— Le métro est à deux blocs, répliqua-t-elle sans le regarder, ses yeux fixés sur une montre à cadran de nacre derrière la vitre. Mais j'imagine que vous n'avez pas de carte Pasma dans vos poches.

L'homme laissa échapper un rire court, sans joie.

— Vous seriez surprise de ce que je cache dans mes poches.

Mika se tourna enfin vers lui. Le choc fut physique. Ce n'était pas seulement sa beauté — des traits acérés, une mâchoire qui semblait sculptée dans le basalte — mais son regard. Des yeux sombres, presque opaques, qui semblaient lire en elle comme dans un dossier confidentiel qu'elle aurait oublié de verrouiller.

À cet instant, le cerveau de Mika, entraîné par des années de dissimulation et de survie, passa en mode alerte. *Danger.*

Cet homme n'était pas un homme d'affaires égaré. Il y avait dans sa posture une vigilance de prédateur, une manière de scanner l'horizon sans bouger les yeux. Et pourtant, malgré le signal d'alarme dans sa tête, une autre partie d'elle, plus sombre, plus instinctive, réagit avec une intensité qui lui coupa le souffle. Une électricité statique crépita entre eux, plus forte que le tonnerre qui gronda au loin.

— Vous attendez quelqu'un, continua-t-il. Ou vous fuyez quelqu'un.

— Dans cette ville, c'est souvent la même chose, répliqua-t-elle avec un sourire de façade, celui qu'elle utilisait pour les galas de charité. Et vous ? Vous attendez que la pluie s'arrête ou que le monde s'écroule ?

Il fit un pas vers elle. Un seul. Mais l'espace entre eux devint soudain oppressant. Elle pouvait sentir la chaleur de son corps, malgré la fraîcheur de la nuit. Le froissement de la soie de sa cravate contre son veston fut le seul son audible entre deux gouttes d'eau.

— J'attends une ombre, dit-il d'un ton cryptique. Mais je crois que je viens de trouver une lumière un peu trop vive pour Ginza.

— Les lumières vives finissent souvent par brûler les rétines de ceux qui les fixent trop longtemps, Monsieur... ?

— Ren, dit-il après une hésitation à peine perceptible. Ren Sato.

Menteur, pensa-t-elle immédiatement. Le nom sonnait trop générique, trop propre.

— Moi, c'est Hana, dit-elle en retour, lui offrant son plus beau mensonge. Hana Mori.

Ils restèrent là, Hana et Ren, deux spectres sous la pluie de Tokyo, chacun scrutant l'autre, cherchant la faille dans l'armure. Mika sentait son propre rythme cardiaque s'emballer. C'était absurde. Elle était une professionnelle. Elle n'était pas censée ressentir ce vertige, cette envie irrépressible de poser sa main sur le revers de ce costume et de voir si le cœur de cet homme battait aussi vite que le sien.

— Vous tremblez, Hana, murmura-t-il.

Il leva la main. Mika se figea. Elle aurait dû reculer, atteindre la petite lame de céramique dissimulée dans sa manche, mais elle resta immobile. Ses longs doigts

effleurèrent la mèche de cheveux qui s'était échappée de son chignon. Le contact fut électrique. La peau de Ren était fraîche, mais le point de contact brûlait comme de la glace vive.

— C'est le froid, mentit-elle, sa voix plus rauque qu'elle ne l'aurait voulu.

— Non, c'est l'adrénaline. On ne ment pas à un menteur, Hana.

Il retira sa main, mais son regard ne la lâcha pas. Un instant, Mika eut l'impression qu'il allait l'embrasser, là, devant les diamants de la vitrine, sous le regard indifférent des caméras de surveillance du quartier le plus sécurisé de la capitale. Et elle sut, avec une certitude terrifiante, qu'elle ne l'en empêcherait pas.

Mais il recula d'un pas, brisant le charme. Il ouvrit son parapluie d'un geste sec, un claquement de toile qui sonna comme un coup de feu dans le silence de la rue.

— Ma voiture arrive. Je peux vous déposer.

— Je ne monte jamais dans la voiture d'un inconnu.

— Je ne suis plus un inconnu. Je suis Ren, l'homme qui vous a évité de ruiner votre brushing.

Mika regarda la berline noire aux vitres teintées qui glissait silencieusement le long du trottoir, telle un requin dans des eaux sombres. La plaque d'immatriculation était banale. Trop banale.

— Une autre fois, peut-être, répondit-elle. Quand le ciel sera plus clément.

Ren inclina légèrement la tête. Un sourire énigmatique étira ses lèvres, mais ses yeux restèrent froids, calculateurs.

— À Tokyo, Hana, le ciel n'est jamais clément. On choisit juste son type d'orage.

Il monta dans la voiture sans se retourner. La portière se referma avec un bruit mat de coffre-fort. Mika resta seule sous l'auvent, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Elle attendit que les feux arrière de la berline disparaissent au tournant de Harumi-dori avant de laisser échapper un long soupir.

Elle ouvrit son sac à main, en sortit un petit téléphone crypté et tapa un message rapide : *« Contact établi. Mais il y a un problème. »*

Elle marqua une pause, ses doigts hésitant au-dessus du clavier tactile. Elle revit le regard de "Ren", sentit encore la brûlure de ses doigts sur sa tempe. Une méfiance instinctive, viscérale, lui hurlait qu'il savait. Qu'il n'était pas là par hasard. Que cette rencontre fortuite était le premier mouvement d'une partie d'échecs dont elle ne connaissait pas encore les règles.

Elle compléta son message : *« Il est dangereux. Et je crois qu'il sait qui je suis. »*

Elle rangea le téléphone et s'élança sous la pluie, indifférente désormais à sa coiffure. L'eau ruisselait sur son visage, mais elle ne sentait que l'endroit où il l'avait touchée. À Ginza, les ombres sont longues et les silences sont des pièges. Mika venait de tomber dans le plus beau de tous.

Elle ne savait pas encore que dans la berline qui s'éloignait, Ren Sato — ou quel que soit son nom — tenait entre ses doigts un minuscule fil de soie noire qu'il avait discrètement prélevé sur le trench de la jeune femme. Il le porta à ses narines, fermant les yeux, s'imprégnant de l'odeur de bergamote et de secret.

— Alors c'est toi, la petite souris de Ginza, murmura-t-il pour lui-même, un éclat féroce dans le regard.

La chasse était ouverte. Et sous la pluie battante de Tokyo, personne ne les entendrait crier si le jeu devenait trop réel.

Mika disparut dans l'embouchure de la station de métro, une ombre parmi les ombres, emportant avec elle le souvenir d'un regard qui l'avait mise à nu plus sûrement que n'importe quel interrogatoire. La tension était là, latente, une bombe à retardement logée au creux de son ventre.

Le Silence de Ginza venait d'être rompu.

Chapitre 2

Le Jeu des Masques

CHAPITRE : Le Jeu des Masques

La pluie n'était plus qu'un souvenir acide sur le bitume de Ginza, une buée qui transformait les néons en taches d'encre floues. Dans son appartement minuscule qui surplombait les rails du Shinkansen, Mika fixa son propre reflet dans le miroir de la salle de bain. Ses yeux étaient trop brillants. Une fièvre qui n'avait rien de biologique lui brûlait les joues.

Sur le rebord du lavabo, le trench-coat noir séchait, exhalant une odeur de pluie et de ville morte. Elle chercha instinctivement le petit fil qui manquait à l'ourlet, celui que Ren Sato avait dérobé avec la précision d'un horloger. Il ne lui avait pas seulement volé un fragment de tissu ; il lui avait volé son invisibilité.

À Ginza, être vue, c'est déjà être vaincue.

Elle lissa ses cheveux, les attachant en un chignon si serré qu'il lui tirait les tempes, une discipline pour masquer le chaos intérieur. Elle devait le revoir. Non pas par imprudence, mais parce que dans le monde des ombres, la seule façon de neutraliser un prédateur est de l'inviter à dîner.

Le *Bar Lucid* se trouvait au sous-sol d'un immeuble étroit, coincé entre une galerie d'art minimaliste et un club de jazz pour puristes. Ici, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une matière première, sculptée par le cliquetis des glaçons et le

souffle des climatiseurs.

Mika entra, drapée dans une robe en soie vert bouteille qui glissait sur sa peau comme une insulte. Elle ne l'avait pas contacté. Elle savait qu'il serait là. Les hommes comme Ren Sato ne se cachent pas ; ils attendent simplement que le décor s'ajuste à leur présence.

Il était assis au fond, dans un box de cuir fauve. Il ne lisait rien, ne regardait pas son téléphone. Il se contentait d'exister, une présence magnétique qui semblait absorber la lumière du bar. Devant lui, un verre de Nikka pur malt, sans glace.

Elle s'approcha, le pas feutré. Le cœur de Mika battait contre ses côtes comme un oiseau en cage, mais son visage était un masque de porcelaine froide. Elle s'assit en face de lui sans attendre d'invitation.

Ren leva les yeux. Un sourire imperceptible étira ses lèvres, un mouvement si fugace qu'elle aurait pu l'imaginer.

— Bergamote, dit-il simplement, sa voix basse vibrant sous le brouhaha feutré du bar.

Mika ne cilla pas.

— Vous avez une excellente mémoire olfactive, Sato-san. Ou peut-être est-ce juste une obsession pour les détails insignifiants ?

— À Ginza, rien n'est insignifiant, répliqua-t-il en faisant tourner son verre. Un fil de soie, un regard dans le métro, le silence entre deux phrases... Tout est une information. Et les informations sont la monnaie de cette ville.

Le barman posa un verre devant Mika. Elle n'avait rien commandé. Un Gimlet. Glacé. Exactement ce qu'elle prenait quand elle avait besoin de se sentir tranchante.

— Vous avez deviné ma boisson ? demanda-t-elle, une pointe d'ironie dans la voix.

— J'ai regardé vos mains en arrivant. Vous avez les doigts contractés, mais le geste sûr. Vous cherchez quelque chose d'acide pour couper la tension, mais de sophistiqué pour garder la face. Le Gimlet s'imposait.

Mika prit le verre, sentant le froid mordre la pulpe de ses doigts. Elle but une gorgée. Le citron vert lui brûla la gorge, une sensation bienvenue.

— Jouons cartes sur table, Sato-san. Vous me suivez. Pourquoi ?

Ren se pencha en avant. La distance entre eux se réduisit, et Mika fut soudain assailli par son odeur : santal, tabac froid et quelque chose de plus métallique, comme la foudre avant l'orage. La tension dans l'air devint presque solide.

— Suivre est un mot tellement vulgaire, murmura-t-il. Disons que j'étudie une anomalie. Vous ne faites pas partie du décor, Mika. Vous le traversez, mais vous ne vous y fondez jamais. Vous êtes comme ce fil noir : une imperfection dans un monde de soie. Et les imperfections sont les seules choses qui m'intéressent encore.

— C'est un jeu dangereux. Vous ne savez rien de moi.

— Je sais que vous avez peur. Et je sais que vous aimez ça.

La main de Ren glissa sur la table, s'arrêtant à quelques millimètres de celle de Mika. Elle ne recula pas. Elle sentait la chaleur de sa peau, un appel magnétique qui contredisait tout son instinct de survie. Son esprit introspectif analysait chaque milliseconde : la façon dont il inclinait la tête, le pli au coin de ses yeux, la manière dont il pesait chaque mot pour ne jamais en dire trop.

— On dit que vous êtes l'homme qui fait taire les secrets à Tokyo, dit-elle, baissant la

voix d'un octave.

— Et on dit que vous êtes celle qui les déterre, répondit-il du même ton.

Le silence retomba, épais, sensuel. Autour d'eux, le monde continuait de tourner, mais dans ce box, le temps s'était cristallisé. C'était une danse, un duel où les fleurets étaient les regards et les masques les seules armures.

— Qu'est-ce que vous voulez, Ren ?

— La même chose que vous, Mika. Savoir si le masque est plus solide que le visage qu'il cache.

Il tendit la main et, d'un geste d'une audace folle, effleura la joue de la jeune femme du bout des doigts. Le contact fut électrique. Mika retint son souffle. Ses doigts étaient rugueux, une texture de papier de verre sur sa peau de soie. C'était un geste de propriétaire, un marquage.

— Vous jouez avec le feu, murmura-t-elle, les yeux ancrés dans les siens.

— J'ai toujours préféré les incendies au silence de Ginza, répondit-il avec un éclat féroce.

Il retira sa main, laissant une sensation de vide insupportable derrière lui. Il vida son verre d'un trait et se leva. L'ombre de sa silhouette sembla s'étirer sur les murs feutrés du bar.

— La prochaine fois, ce ne sera pas dans un lieu public, Mika. Préparez vos questions. Et assurez-vous de pouvoir assumer les réponses.

Il laissa un billet de dix mille yens sur la table, un geste de mépris élégant, et

s'éloigna sans un regard en arrière.

Mika resta seule devant son Gimlet dont la glace commençait à fondre. Son cœur battait à un rythme saccadé, une techno sourde sous sa cage thoracique. Elle posa ses doigts là où il l'avait touchée. Sa peau était brûlante.

Elle savait ce qu'il faisait. Il installait un climat de traque, une tension insoutenable pour la pousser à la faute. Mais ce qu'il ignorait, c'est que Mika n'était pas une proie facile. Elle était un miroir.

Elle sortit de son sac un petit carnet et y inscrivit un seul mot : *Santal*.

Puis, elle se leva, réajusta sa robe et quitta le bar. Dehors, l'air nocturne de Tokyo la frappa de plein fouet. Les néons semblaient plus vifs, les bruits de la ville plus tranchants. Le jeu des masques venait de passer à l'étape supérieure.

Elle descendit l'avenue Chuo-dori, sentant le regard des caméras de surveillance sur elle comme autant de caresses froides. Elle ne se retourna pas, mais elle savait qu'il n'était pas loin. Dans cette ville de dix millions d'âmes, ils étaient désormais deux à respirer le même air vicié, liés par un fil de soie noire que personne d'autre ne pouvait voir.

La chasse n'était plus seulement ouverte. Elle était devenue une nécessité biologique.

Mika s'engouffra dans la foule, disparut dans le flux des cols blancs et des touristes, mais son esprit restait bloqué au *Bar Lucid*, dans ce box de cuir fauve, là où Ren Sato avait failli briser son armure d'un seul toucher.

Elle sourit dans l'obscurité d'une ruelle.

"Alors, c'est comme ça que tu veux jouer, Ren ?" pensa-t-elle.

Le silence de Ginza n'était plus un piège. C'était son arme. Et elle s'apprêtait à s'en servir pour l'étouffer.

Chapitre 3

Le Frisson du Mensonge

CHAPITRE : LE FRISSON DU MENSONGE

L'appartement de Mika surplombait l'artère de Chuo-dori, mais à cette hauteur, le tumulte de Ginza n'était plus qu'un murmure de soie. Elle ne prit pas la peine d'allumer les lumières. Seule la lueur pulsante des enseignes publicitaires – le rouge écarlate de Shiseido, le blanc bleuté de Chanel – découpait son salon en zones d'ombres géométriques.

Elle retira ses talons, le contact du parquet froid contre ses voûtes plantaires lui arrachant un frisson. Un frisson de soulagement, ou peut-être de sevrage.

Mika se dirigea vers le bar minimaliste en marbre noir. Ses doigts effleurèrent la surface glacée avant de se refermer sur un verre en cristal de Baccarat. Elle ne versa rien. Elle préférait le poids du vide. Son esprit, lui, était saturé. Elle revoyait le visage de Ren Sato au *Bar Lucid*. La manière dont la lumière des bougies mourait dans ses yeux sombres. Et ce parfum... un mélange d'ambre gris et de tabac froid qui semblait encore imprégné dans les fibres de son propre manteau.

« Je ne viens jamais ici, Mika. Ce quartier est trop bruyant pour mes secrets. »

C'est ce qu'il avait dit. Sa voix était une caresse grave, une promesse de sincérité.

Mika ferma les yeux. Elle visualisa la scène, ralentit le film. Elle était une archiviste du détail, une collectionneuse de failles. Elle revit la main de Ren posée sur le cuir fauve du box. Une main soignée, celle d'un homme qui ne travaille pas de ses doigts,

mais dont les articulations trahissaient une tension de prédateur.

Puis, l'image s'arrêta sur un détail. Un geste insignifiant qu'il avait fait en commandant son deuxième verre. Il n'avait pas regardé la carte. Il n'avait même pas attendu que le barman s'approche. Il avait levé l'index, un mouvement sec, presque impérial, vers le coin supérieur du bar, là où se trouvait une bouteille de Nikka de 1984, une édition rare que même les habitués ne connaissaient pas forcément.

Le barman n'avait pas posé de question. Il avait servi Ren comme on sert un roi en exil qui revient réclamer son trône.

« Je ne viens jamais ici. »

Le mensonge avait le goût d'une huître métallique. Frais, glissant, mais avec une pointe d'amertume qui restait sur la langue.

Mika ouvrit les yeux. Un sourire sans joie étira ses lèvres.

— Tu es un menteur de génie, Ren, murmura-t-elle pour les murs vides. Ou alors, tu es terriblement impatient.

Le lendemain, le ciel de Tokyo était d'un gris perle, une couleur qui rendait les néons de Ginza presque pathétiques. Mika avait rendez-vous au *Dover Street Market*, un lieu où l'on pouvait disparaître entre deux rangées de vêtements conceptuels.

Elle l'aperçut près d'une installation de Comme des Garçons. Ren portait un manteau de laine anthracite, la coupe si parfaite qu'elle semblait avoir été sculptée sur lui. Il ne l'avait pas vue, ou feignait de ne pas l'avoir vue. Il observait une sculpture abstraite, les mains enfoncées dans ses poches.

Mika s'approcha, ses pas étouffés par la moquette épaisse. Elle sentit la chaleur de son corps avant même de le toucher. C'était une sensation physique, presque violente. Une attraction gravitationnelle à laquelle elle s'efforçait de résister.

— Le gris vous va bien, Sato-san, dit-elle, sa voix se mêlant au bourdonnement de la climatisation. Ça se fond dans le mensonge ambiant.

Il se tourna lentement. Aucun sursaut. Juste ce léger plissement au coin des yeux qui signifiait qu'il appréciait l'attaque.

— Mika. Vous avez une manière de saluer les gens qui ressemble à une autopsie.

— C'est mon côté chirurgical, répondit-elle en s'arrêtant à quelques centimètres de lui. Trop près pour la politesse, assez près pour le danger.

Ils restèrent ainsi un instant. La tension entre eux était un fil électrique dénudé. Mika cherchait la faille, le tic nerveux, le regard fuyant. Mais Ren était un monolithe.

— Vous avez bien dormi ? demanda-t-il. Ses yeux descendirent sur ses lèvres, puis remontèrent.

— Mal. J'avais une phrase qui tournait en boucle dans ma tête. Quelque chose à propos d'un homme qui ne vient « jamais » dans un bar, mais qui connaît les bouteilles cachées sous le comptoir comme s'il les avait lui-même posées là.

Le silence qui suivit fut délicieux. C'était le silence de Ginza, celui qu'elle aimait tant : lourd, chargé de non-dits, capable d'étouffer un cri.

Ren ne se déroba pas. Au contraire, il fit un pas de plus, envahissant son espace vital. L'odeur de son parfum l'enveloppa comme un filet.

— Le *Bar Lucid* appartient à mon oncle, Mika. Je n'y vais jamais... quand je veux être discret. Hier soir, je voulais que vous vous sentiez en sécurité. J'ai menti sur l'habitude, pas sur l'intention.

La réponse était trop rapide. Trop parfaite. Elle était ciselée comme un diamant de chez Mikimoto.

— C'est une explication charmante, dit-elle en laissant glisser sa main le long de la manche de son manteau. Le tissu était d'une douceur insupportable. Mais votre oncle est mort il y a trois ans, Ren. J'ai vérifié les registres du bar ce matin. Le propriétaire actuel est une société écran basée aux îles Caïmans.

Elle sentit le muscle de son bras se durcir sous l'étoffe. Victoire. Une micro-seconde de tension, mais c'était assez. Elle avait percé la cuirasse.

Le regard de Ren changea. La bienveillance feinte s'évapora, remplacée par quelque chose de plus sombre, de plus authentique. Une étincelle de cruauté, peut-être. Ou de désir.

— Vous jouez à un jeu dangereux, Mika-chan, murmura-t-il. Sa voix était descendue d'une octave. Elle était désormais un râle de velours. On ne fouille pas dans les poubelles de Ginza sans se salir les mains.

— Mes mains sont déjà sales, Ren. C'est pour ça que je porte des gants.

Elle leva sa main gantée de cuir fin et l'appuya contre son torse, juste au-dessus de son cœur. Elle sentit le rythme régulier, trop régulier, de ses pulsations. C'était le cœur d'un homme qui n'avait peur de rien, ou qui avait déjà tout perdu.

Le doute, ce poison insidieux qu'elle avait cultivé toute la nuit, commença à se transformer. Elle voulait croire qu'il était l'ennemi. Elle avait besoin qu'il soit le

menteur qu'elle devait abattre. Mais sous la paume de sa main, la chaleur de son corps racontait une autre histoire. Une histoire de solitude partagée, de deux masques qui se reconnaissaient dans la nuit.

— Pourquoi tu ne me tues pas tout de suite, Mika ? demanda-t-il, passant soudainement au tutoiement. Si tu es si sûre de mon mensonge.

— Parce que le mensonge est la chose la plus excitante que tu m'aies offerte jusqu'ici.

Ren laissa échapper un rire bref, un son sec comme un coup de feu dans une ruelle vide. Il attrapa son poignet, sa poigne était ferme, mais pas brutale. Il ramena sa main vers son visage et déposa un baiser sur le cuir du gant, juste au-dessus de l'artère.

— Le frisson du mensonge, dit-il en la fixant intensément. C'est comme l'oxygène à Tokyo. On sait qu'il est pollué, mais si on arrête de le respirer, on meurt.

Mika sentit son souffle se raccourcir. La tension était devenue une substance physique, une brume épaisse qui les isolait du reste du magasin. Les clients qui passaient autour d'eux n'étaient que des spectres. Ils étaient seuls dans leur arène de luxe et de tromperie.

— Tu as peur, Mika ? demanda-t-il, ses lèvres frôlant son oreille.

— Je suis terrifiée, répondit-elle avec une franchise qui la surprit elle-même. Terrifiée à l'idée que tu pourrais dire la vérité, par accident.

Il se recula d'un pouce, ses yeux sondant les siens. Pour la première fois, elle vit une ombre passer sur son visage. Une hésitation. L'incohérence n'était plus seulement dans son récit, elle était dans son regard. Il voulait l'avoir, mais il semblait aussi vouloir être pris à son propre piège.

— Rendez-vous ce soir, dit-il en lâchant son poignet. À l'horloge de Wako. À minuit.

— Pourquoi minuit ?

— Parce que c'est l'heure où les masques de Ginza commencent à craquer. Et j'ai envie de voir ce qu'il y a derrière le tien.

Il se détourna et s'éloigna sans un regard en arrière, sa silhouette se fondant rapidement dans les reflets des miroirs et des vitrines.

Mika resta immobile, le bras encore à moitié levé. Son cœur battait la chamade, une sensation qu'elle n'avait pas ressentie depuis des années. Elle détestait ça. Elle adorait ça.

Elle regarda sa main gantée. L'endroit où il avait posé ses lèvres brûlait à travers le cuir.

Il mentait. Elle en était certaine à quatre-vingt-dix pour cent. Mais les dix pour cent restants étaient comme un abîme au bord duquel elle dansait. Le doute n'était plus un obstacle, c'était le moteur. Elle ne savait plus si elle le chassait pour le détruire ou pour se perdre en lui.

Elle sortit du magasin, l'air froid de la rue la frappant de plein fouet. Ginza s'étirait devant elle, immense et silencieuse malgré le bruit.

Le jeu avait changé. Ce n'était plus une question de preuves ou de registres de propriété. C'était une guerre sensorielle. Et dans cette guerre, le premier qui croirait au mensonge de l'autre aurait déjà perdu.

Elle sourit, un vrai sourire cette fois, acéré comme une lame.

— À minuit, Ren, pensa-t-elle. On verra qui étouffera qui.

Le silence de la ville sembla lui répondre, un écho de soie noire qui s'enroulait autour de ses chevilles, l'entraînant irrésistiblement vers l'obscurité de l'heure fatidique. Elle sentait le frisson remonter le long de son échine. Ce n'était pas de la peur. C'était l'addiction. Le mensonge était la drogue la plus pure de Ginza, et elle venait d'en prendre une dose mortelle.

Chapitre 4

Confidences sous les Néons

Le bar s'appelait *L'Éclipse*, une alcôve de verre et d'acier perchée au quarantième étage d'une tour qui semblait vouloir griffer la lune. Ici, le tumulte de Ginza n'était plus qu'un murmure électrique, une mer de néons roses et cyan qui s'étalait à leurs pieds comme les entrailles d'une machine colossale.

Ren était déjà là. Il était toujours là le premier, une habitude de prédateur ou de paranoïaque. Il était assis dans un box en cuir sombre, le visage baigné par le reflet intermittent d'une enseigne publicitaire géante qui diffusait des cascades d'eau numérique juste de l'autre côté de la baie vitrée.

Maya s'approcha, le cliquetis de ses talons sur le marbre noir marquant le tempo d'un duel qu'elle se sentait enfin prête à mener. L'air sentait le santal, le gin froid et ce parfum métallique propre aux gratte-ciel japonais.

— Tu as l'air d'avoir survécu à la ville, dit Ren sans lever les yeux de son verre.

Sa voix était un ruban de velours sombre, une caresse qui cachait une menace. Il fit glisser un second verre vers la place vide en face de lui. Un liquide ambré, une seule sphère de glace parfaite.

— Ginza ne tue que ceux qui ont peur d'elle, répondit Maya en s'asseyant. Moi, je commence à apprécier son manque d'oxygène.

Elle retira ses gants de cuir noir, un geste lent, presque chirurgical. Sous la lumière crue des néons, ses doigts tremblaient imperceptiblement. Elle espérait qu'il ne le

verrait pas. Mais Ren voyait tout. C'était son métier, ou peut-être sa malédiction.

Il leva les yeux. Ses iris semblaient avoir capturé l'éclat des néons, changeant de couleur au gré des flashes extérieurs. Bleu froid. Violet électrique. Gris acier.

— On pourrait continuer à se mentir, commença-t-il en penchant la tête. On pourrait parler de ces registres de propriété que tu cherches, ou de l'influence de ma famille sur le port de Tokyo. On pourrait jouer aux espions jusqu'à l'aube.

— Mais ?

— Mais le silence de Ginza commence à m'ennuyer. Et je n'aime pas l'ennui, Maya. C'est la seule chose qui me fasse vraiment peur.

Il y eut un silence, une bulle d'oxygène rare entre eux. La tension n'était plus seulement tactique ; elle était devenue épidermique.

— Alors jouons à autre chose, proposa Maya. Une fiction. Une histoire qui n'appartient ni à toi, ni à moi. On invente deux personnages, et on leur donne nos vérités les plus lourdes à porter. Si c'est une histoire, ce n'est pas un aveu.

Ren esquissa un sourire. Pas celui, poli et glacé, qu'il servait aux conseils d'administration. Un sourire plus étroit, plus dangereux.

— J'aime les règles. À toi l'honneur.

Maya prit une gorgée de son verre. La brûlure de l'alcool l'aida à stabiliser sa voix. Elle fixa un point imaginaire dans la ville en contrebas.

— Il était une fois une petite fille, commença-t-elle, le regard perdu dans le balayage des néons. Elle vivait dans une maison où le bruit était interdit. Pas parce qu'on

aimait le calme, mais parce que le moindre son déclenchait la tempête. Son père était un homme de verre : brillant, tranchant, et toujours sur le point de se briser. Elle a appris à marcher sans faire craquer le parquet, à respirer si doucement que même les rideaux ne bougeaient pas. Elle est devenue invisible pour survivre. Et le problème, quand on passe vingt ans à être invisible, c'est qu'on finit par oublier si on a encore un reflet dans le miroir.

Elle ramena son regard sur Ren. Il ne buvait plus. Il l'observait avec une intensité qui lui donnait l'impression d'être déshabillée de ses secrets.

— Cette fille, continua Maya, elle ne cherche pas des preuves criminelles. Elle cherche une raison d'exister assez forte pour faire du bruit. Elle veut que Ginza l'entende crier, même si c'est son dernier souffle.

Le néon passa au rouge sang, inondant le visage de Maya. Ren tendit la main, mais ne la toucha pas. Ses doigts s'arrêtèrent à quelques centimètres du poignet de la jeune femme, là où la peau est la plus fine, là où l'on sent battre le sang.

— À mon tour, murmura-t-il.

Sa voix était devenue plus basse, plus rauque.

— Il était une fois un garçon à qui on avait dit qu'il hériterait d'un empire, mais on avait oublié de lui préciser que l'empire était une cage. Son père lui montrait les lumières de la ville et lui disait : "Tout ça est à toi, à condition que tu ne sois personne." Il devait être un rouage, une ombre, un nom sur un contrat. Une nuit, il a réalisé que s'il disparaissait, personne ne s'en rendrait compte, car il n'avait jamais vraiment commencé à être réel. Alors il s'est mis à collectionner les secrets des autres. Parce que posséder le secret d'un homme, c'est posséder un morceau de son âme. Et il pensait qu'en volant assez d'âmes, il finirait par s'en construire une pour lui-même.

Il marqua une pause, ses doigts effleurant enfin, presque par accident, la nacre de la montre de Maya.

— Ce garçon, dit-il en la fixant droit dans les yeux, il a croisé une femme qui n'avait pas d'ombre. Et pour la première fois, il n'a pas voulu lui voler son secret. Il a juste voulu savoir si, dans le noir total, ils feraient le même bruit en tombant.

La tension dans le box devint presque insupportable. Ce n'était plus une guerre sensorielle, c'était une fusion. Sous le couvert de cette "fiction", ils venaient de s'offrir ce qu'ils avaient de plus précieux : leur vulnérabilité.

Maya sentit une chaleur monter le long de sa nuque. L'odeur de Ren — un mélange de tabac froid, de cuir neuf et d'une note de gingembre plus intime — l'envahissait. Elle se pencha légèrement vers lui. Leurs visages n'étaient plus séparés que par quelques centimètres de vide électrique.

— Et comment finit l'histoire ? demanda-t-elle, le souffle court.

— Elle ne finit pas, répondit Ren. Elle s'étouffe ou elle explose. C'est le risque quand on mélange deux mensonges pour essayer de fabriquer une vérité.

Il avança sa main et posa ses doigts sur la joue de Maya. Sa peau était fraîche, mais son contact envoya une décharge dans tout le corps de la jeune femme. C'était le premier véritable lien. Pas un frôlement calculé, pas une feinte. Un ancrage.

Maya ferma les yeux un instant, savourant cette sensation de chute libre. Dans ce bar suspendu au-dessus du néant, elle ne savait plus qui elle était. Elle n'était plus l'enquêtrice, il n'était plus la cible. Ils étaient deux spectres dans une ville de verre, cherchant désespérément à se sentir solides.

— On est en train de perdre la partie, Ren, murmura-t-elle contre sa paume. On est

devenus prévisibles. On a commencé à ressentir des choses.

— La vulnérabilité est une arme comme une autre, répliqua-t-il, bien que sa voix trahisse son propre trouble. Celui qui l'utilise le mieux gagne.

— Et si on ne voulait plus gagner ?

Ren retira lentement sa main, mais son regard resta verrouillé sur celui de Maya.

— À Ginza, si tu ne gagnes pas, tu disparais. Tu deviens un écho sous les néons.

Il se leva, jetant quelques billets sur la table sans les compter. Le moment de grâce, de vérité suspendue, venait de se briser net, comme une plaque de glace sous un talon. Mais l'air entre eux était différent. Plus lourd. Plus chargé de promesses toxiques.

— Il est presque minuit, Maya. La ville attend son tribut.

Elle se leva à son tour, lissant sa robe noire qui épousait ses courbes comme une seconde peau de soie. Elle se sentait à la fois vidée et exaltée. La dose de mensonge qu'elle avait prise plus tôt n'était rien comparée à ce fragment de vérité qu'il venait de lui injecter.

Ils marchèrent vers l'ascenseur en silence. Dans le reflet des parois chromées, ils ressemblaient à un couple parfait, un cliché de la haute société de Tokyo. Mais sous la surface, c'était un incendie.

Alors que les portes allaient se refermer, Ren posa sa main sur le capteur, bloquant le mouvement. Il se tourna vers elle, son visage à quelques millimètres du sien.

— Juste une chose, dit-il. Dans l'histoire du garçon et de la fille... le garçon savait que la fille mentait sur un détail.

Le cœur de Maya rata un battement.

— Lequel ?

— Elle prétendait vouloir faire du bruit, murmura-t-il en se rapprochant de son oreille. Mais en réalité, elle n'a jamais été aussi terrifiée par le silence que depuis qu'elle m'a rencontré. Parce qu'elle sait que je suis le seul capable de l'entendre.

Il lâcha le capteur. Les portes glissèrent, les séparant.

Maya resta seule dans la cabine qui descendait à toute vitesse. Elle regarda ses mains. Elles ne tremblaient plus. Elle était en feu.

Le jeu avait effectivement changé. Ce n'était plus une question de qui étoufferait qui. C'était une question de savoir qui survivrait aux cendres de l'autre. Elle appuya son front contre le métal froid de l'ascenseur, un sourire sauvage étirant ses lèvres.

Sous les néons de Ginza, la vérité était la plus belle des trahisons.

Chapitre 5

Le Pacte Tacite

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le lobby de marbre noir du building, mais pour Maya, le monde n'avait plus la même définition. L'air climatisé lui fouetta le visage, pourtant elle se sentait brûler. Cette chaleur n'était pas celle de la gêne, c'était celle de la reconnaissance. Quelqu'un l'avait vue. Non pas le masque de porcelaine qu'elle arborait dans les soirées de Chuo-ku, mais la faille, le cri étouffé, la vérité brute qu'elle dissimulait derrière ses sourires millimétrés.

Dehors, Ginza respirait comme un fauve de néon. La pluie de fin de soirée avait transformé l'asphalte en un miroir d'encre où se reflétaient les enseignes Chanel et Dior.

Il l'attendait contre sa berline sombre, une silhouette découpée dans l'ombre, à peine troublée par l'éclat d'une cigarette qu'il n'avait pas encore allumée. Kenji.

Il ne bougea pas quand elle s'approcha. Il n'avait pas besoin de le faire. Son regard suffisait à ancrer Maya au sol, à lui rappeler que la chute en ascenseur était terminée, mais que le vertige, lui, ne faisait que commencer.

— Tu as mis trois minutes à descendre, dit-il d'une voix basse, dénuée de tout reproche. Tu as hésité à sortir, ou tu as savouré le fait d'être enfin démasquée ?

Maya s'arrêta à un pas de lui. L'odeur de la pluie se mêlait à son parfum — quelque chose de boisé, de froid, comme une forêt de cèdres après l'orage.

— Je savourais l'idée que tu penses avoir gagné, répliqua-t-elle. Mais le silence n'est

pas une faiblesse, Kenji. C'est une armure. Et tu viens d'y faire une brèche.

Il esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux, mais qui fit vibrer quelque chose de primaire dans le ventre de Maya. Il ouvrit la portière passager.

— La brèche est là. On peut choisir de l'agrandir jusqu'à ce que tout s'écroule, ou on peut s'en servir pour voir ce qu'il y a de l'autre côté.

— Et qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté ce soir ?

— Une opportunité. Sato est au *Kagurazaka Underground*. Il a les documents que nous cherchons tous les deux. Seul, je ne passe pas le premier rideau de sécurité. Seule, tu n'obtiendras jamais ses aveux.

Il fit un pas vers elle, brisant la distance de courtoisie. Maya sentit la chaleur de son corps irradier à travers son manteau de laine fine.

— Un pacte, Maya. Juste pour ce soir. Pas de mensonges entre nous, parce qu'ils sont inutiles. On joue le "nous" contre le reste du monde.

Maya regarda la main qu'il lui tendait. Ce n'était pas une invitation romantique. C'était une alliance de prédateurs. Elle posa sa main dans la sienne. Sa peau était chaude, ferme, un contraste violent avec le froid de la nuit. L'électricité statique crépita entre leurs paumes.

— "Nous", répéta-t-elle, le mot sonnait étrangement à ses oreilles. C'est un concept dangereux.

— C'est le seul qui nous permettra de survivre à Sato.

Le trajet dans Tokyo se fit dans un silence dense, presque liquide. Maya observait le profil de Kenji, les reflets des néons bleus et roses balayant ses traits anguleux. Il conduisait avec une précision chirurgicale, une main sur le volant, l'autre jouant distraitement avec le levier de vitesse. Chaque frôlement de sa manche contre le bras de Maya provoquait une décharge d'adrénaline.

Le *Kagurazaka Underground* n'était pas un club, c'était un sanctuaire pour les vices élégants. Caché derrière une façade de pressing traditionnel, on y accédait par un escalier dérobé qui sentait le tabac de luxe et le vieux papier.

À l'entrée, Kenji ne la lâcha pas. Au contraire, il glissa son bras autour de sa taille, l'attirant contre lui. Le contact était possessif, stratégique. Maya sentit son cœur cogner contre ses côtes. Elle ajusta sa posture, laissa sa tête reposer légèrement contre son épaule. L'illusion était parfaite.

— Respire, murmura-t-il à son oreille. Ton cœur bat trop vite pour une femme qui accompagne son amant.

— C'est l'excitation de la trahison, mentit-elle.

— Non. C'est la peur de l'alchimie. Ne confonds pas les deux.

Ils entrèrent dans la salle principale. Une lumière ambrée, tamisée par des nuages de fumée, baignait les canapés de velours. Au fond, entouré de gardes du corps à la stature de statues de pierre, siégeait Sato.

Le pacte tacite commença là. Sans un mot, ils se synchronisèrent. Kenji était la force, l'ombre imposante qui attirait les regards et neutralisait les soupçons par son assurance tranquille. Maya était le scalpel.

Ils s'approchèrent de la table. Sato leva les yeux, un sourire carnassier aux lèvres.

— Kenji. Je ne savais pas que tu étais accompagné.

— On ne sort pas un trésor comme celui-ci pour n'importe quelle occasion, Sato, répondit Kenji d'une voix onctueuse, ses doigts pressant légèrement la hanche de Maya.

Pendant que Kenji engageait une joute verbale sur des transactions immobilières fictives, Maya opéra. Elle ne regardait pas Sato dans les yeux, elle jouait la femme trophée, s'ennuyant poliment, ses doigts effleurant le bord de son verre de whisky. Mais ses sens étaient en alerte maximale. Elle captait chaque tic nerveux de Sato, chaque coup d'œil qu'il jetait à sa mallette en cuir posée sur le siège adjacent.

À un moment, elle sentit la main de Kenji glisser dans son dos, traçant une ligne de feu le long de sa colonne vertébrale jusqu'à sa nuque. C'était le signal.

— Oh, j'ai renversé mon verre, s'exclama-t-elle avec une maladresse feinte, le liquide ambré se répandant sur la nappe immaculée.

Dans la confusion d'une seconde, alors que les serveurs s'empressaient et que Sato détournait le regard, le mouvement fut invisible pour tous, sauf pour eux deux. Kenji créa l'obstruction physique, se levant pour "aider" Maya, masquant l'angle de vue des gardes. Maya, avec une agilité de pickpocket, glissa un traceur miniature dans la doublure de la mallette.

Leurs regards se croisèrent un instant. Une seconde pure, dénudée. À cet instant précis, il n'y avait plus de mission, plus de mensonge. Il n'y avait que deux solitudes qui s'étaient trouvées dans le chaos de Ginza. *Nous.*

— On devrait y aller, murmura Kenji, sa voix plus rauque qu'auparavant. Maya ne se

sent pas très bien.

— Dommage, fit Sato, déçu. Une si belle créature.

Une fois sortis, l'air froid de Kagurazaka leur parut presque brûlant. Ils marchèrent jusqu'à la voiture sans se lâcher. Ce n'était plus nécessaire pour la couverture, mais aucun d'eux ne semblait vouloir rompre le contact.

Arrivés à la berline, Kenji la plaqua doucement contre la portière. Le silence de la ruelle était absolu, seulement troublé par le ronronnement lointain de la ville.

— On l'a fait, dit Maya, le souffle court.

— Non, corrigea-t-il en ancrant son regard dans le sien. *On* a commencé quelque chose.

Il approcha son visage, s'arrêtant juste avant que leurs lèvres ne se touchent. L'air entre eux était saturé d'une tension si forte qu'elle semblait pouvoir se briser au moindre mot.

— Tu m'as dit tout à l'heure que le silence était ton armure, murmura-t-il. Mais ce soir, tu as crié plus fort que n'importe qui.

— Et qu'est-ce que j'ai dit ?

— Que tu ne veux plus être seule dans ce silence.

Maya ne répondit pas. Elle passa ses bras autour de son cou, tirant sur sa cravate pour réduire les derniers millimètres. Le baiser fut un choc de dents et de faim retenue, une explosion après des années de retenue. Ce n'était pas de l'amour, c'était une reconnaissance de dette. Ils étaient les deux faces d'une même pièce de monnaie jetée

dans la fontaine de Ginza.

Lorsqu'ils s'écartèrent, les yeux de Kenji brillaient d'une lueur sauvage.

— Le pacte est scellé, Maya. On ne revient pas en arrière.

Elle monta dans la voiture, son cœur vibrant au rythme du moteur qui s'ébrouait. Elle savait qu'elle venait de signer son arrêt de mort ou sa libération. Mais alors que Kenji engageait la première, elle comprit que "je" était effectivement devenu trop étroit pour elle.

Sous le ciel de carbone de Tokyo, ils n'étaient plus des ennemis, plus des étrangers. Ils étaient une conspiration à deux. Et le silence de Ginza, pour la première fois, ne lui faisait plus peur. Il lui appartenait.

Chapitre 6

L'Embraselement

CHAPITRE : L'EMBRASEMENT

La Mercedes-AMG s'élança dans les artères de Ginza comme un prédateur regagnant son antre. À l'intérieur, l'habitacle était une capsule pressurisée, saturée d'une électricité que les ingénieurs allemands n'avaient jamais prévue. Kenji pilotait avec une précision brutale, ses phalanges blanchies sur le cuir du volant. À côté de lui, Maya sentait le cuir du siège chauffer contre son dos, ou peut-être était-ce son propre sang qui montait en température, transformant ses veines en filaments de tungstène.

L'odeur de Kenji — un mélange de tabac froid, de santal et de cette note métallique, presque électrique, qui n'appartenait qu'à lui — l'envahissait. Elle n'avait plus besoin d'air. Elle avait besoin de lui.

— Tu conduis comme si tu fuyais une scène de crime, lâcha-t-elle, sa voix plus rauque qu'elle ne l'aurait voulu.

Kenji ne détourna pas les yeux de la route, mais un muscle tressaillit dans sa mâchoire.

— Ce n'est pas une fuite, Maya. C'est une accélération vers l'inévitable. Tu as scellé le pacte. Tu ne peux pas te plaindre de la vitesse maintenant.

Il vira brusquement dans une rampe souterraine, les pneus crissant sur le béton lissé. L'obscurité du parking privé les enveloppa, rythmée par le balayage régulier des néons blafards. Lorsqu'il coupa le contact, le silence de Ginza revint en force, mais ce n'était plus le silence lourd de leurs secrets. C'était un silence de pré-tempête.

Kenji se tourna vers elle. Dans la pénombre, ses yeux ressemblaient à des obsidiennes taillées.

— On n'est plus au bureau, Maya. Il n'y a plus de hiérarchie, plus de dossiers d'acquisition, plus de trahisons corporatives. Il n'y a que nous. Et je crève d'envie de détruire la distance qui reste.

Maya ne répondit pas par des mots. Elle se pencha, ses doigts griffant le revers de sa veste de costume à deux mille dollars. Elle le tira vers elle avec une force qui le surprit. Le choc de leurs lèvres fut une collision, un accident de haute voltige. Ce n'était pas un baiser de cinéma ; c'était une revendication. Leurs langues se cherchaient avec une urgence désespérée, comme s'ils essayaient de s'arracher l'un à l'autre les secrets qu'ils n'avaient jamais osé dire.

— L'appartement, parvint-elle à articuler contre sa bouche.

L'ascenseur grimpa les quarante étages dans un sifflement pneumatique. Ils ne se lâchèrent pas. Le dos de Maya heurta la paroi de verre, ses yeux plongés dans ceux de Kenji alors que la skyline de Tokyo défilait derrière lui, une mer de lumières artificielles s'étendant à l'infini.

Kenji avait les mains partout — dans ses cheveux, sur ses hanches, pressant son corps contre le sien comme s'il craignait qu'elle ne se dissolve dans l'air raréfié des sommets. Il déboutonna sa veste de costume d'un geste sec, la laissant tomber au sol sans un regard. La directrice financière impitoyable, la femme qui pouvait faire trembler des conseils d'administration d'un simple haussement de sourcil, s'effaçait. Il ne restait que Maya. Une femme de chair, de désir et de besoin.

Lorsqu'ils entrèrent dans le penthouse, Kenji ne prit même pas la peine d'allumer les

lumières. La lueur bleutée des enseignes publicitaires de Chuo-dori filtrait à travers les immenses baies vitrées, dessinant des lignes de néon sur leurs peaux.

— Tu m'as rendu fou pendant trois ans, murmura Kenji en la poussant contre la porte close. Trois ans à te regarder ajuster ta jupe, à écouter le bruit de tes talons sur le marbre, à me demander quel goût tu aurais si je décidais de tout foutre en l'air.

— Et maintenant ? demanda-t-elle, le souffle court, ses mains s'attaquant aux boutons de sa chemise blanche. Maintenant que tu sais que je suis aussi instable que toi ?

— Maintenant, on brûle ensemble.

Il saisit ses poignets, les plaquant au-dessus de sa tête contre le bois froid de la porte. La domination n'était pas un jeu de pouvoir, c'était une nécessité organique. Il enfouit son visage dans le creux de son cou, inhalant son parfum, ses lèvres traçant un chemin de feu sur sa peau. Maya poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement. Elle sentait le cœur de Kenji battre contre sa poitrine, un rythme sauvage, tribal, qui contredisait totalement l'image de l'homme d'affaires imperturbable qu'il projetait au monde.

Leurs vêtements tombèrent comme les couches d'une vie dont ils ne voulaient plus. Le costume de Kenji, sa cravate de soie, la robe fourreau de Maya, ses escarpins... tout cela n'était que l'armure qu'ils portaient pour survivre à Ginza. Ici, dans la pénombre de ce sanctuaire de verre, ils étaient mis à nu, vulnérables et puissants à la fois.

Kenji la souleva, et Maya enroula ses jambes autour de sa taille, ses ongles s'enfonçant dans ses épaules musclées. Il la porta jusqu'au large canapé de cuir sombre qui trônait au centre de la pièce.

Le contact de la peau contre la peau fut une décharge. Maya frissonna sous les mains

de Kenji, qui exploraient chaque courbe, chaque cicatrice invisible de son corps. Il la touchait avec une sorte de révérence brutale, comme s'il découvrait un trésor qu'il avait longtemps convoité de loin.

— Regarde-moi, Maya, ordonna-t-il doucement.

Elle ouvrit les yeux. Son visage était à quelques centimètres du sien. Les traits de Kenji, habituellement si contrôlés, étaient dévastés par le désir. Il n'y avait plus de calcul, plus de stratégie. Juste une honnêteté crue qui l'effrayait autant qu'elle l'excitait.

— Je ne suis pas ton alliée, Kenji, souffla-t-elle alors qu'il descendait entre ses cuisses. Je suis ton incendie.

— Alors consume-moi, répondit-il avant de l'embrasser à nouveau.

L'acte physique fut à l'image de leur relation : une lutte, une fusion, une négociation permanente. Chaque mouvement était une question, chaque souffle une réponse. Maya se sentait s'ouvrir, non seulement physiquement, mais émotionnellement. Toutes les barrières qu'elle avait érigées pour survivre dans le monde impitoyable de la finance japonaise s'effondraient sous les assauts de Kenji. Il connaissait ses points faibles, non pas parce qu'il les avait étudiés dans un dossier, mais parce qu'ils étaient les mêmes que les siens.

La tension monta, insupportable, un crescendo de sensations qui occultait tout le reste. Ginza n'existait plus. Tokyo n'était qu'un décor lointain. Il n'y avait que la chaleur de leurs corps, le frottement des draps, et ce besoin viscéral de ne faire qu'un pour oublier qu'ils étaient seuls.

Quand l'embrasement survint, il fut total. Une explosion de lumière blanche derrière les paupières de Maya, un cri étouffé contre l'épaule de Kenji. Elle se sentit sombrer,

mais pour la première fois, la chute ne l'effrayait pas. Kenji la retenait, ses bras refermés sur elle comme un étau, son propre plaisir le secouant avec une violence qui le laissa pantelant.

Le silence reprit ses droits, mais il était différent. Plus léger. Plus plein.

Ils restèrent enlacés pendant de longues minutes, leurs respirations s'accordant lentement. Kenji caressait distraitemment les cheveux de Maya, ses doigts traçant des cercles invisibles sur son dos.

— On a franchi la ligne, finit-il par dire, sa voix n'étant plus qu'un murmure dans l'obscurité.

Maya se redressa sur un coude, observant les lumières de la ville se refléter dans les prunelles de l'homme qu'elle était censée détruire. Elle sourit, un sourire piquant, celui de la femme qui sait qu'elle a enfin trouvé son égal.

— La ligne est derrière nous depuis longtemps, Kenji. On ne l'a pas juste franchie. On l'a brûlée.

Il rit doucement, un son rare et profond, et l'attira à nouveau contre lui. Sous le ciel de carbone de Tokyo, l'embrassement continuait de couvrir sous la cendre. Ils savaient tous les deux que demain, le monde exigerait qu'ils reprennent leurs masques. Mais pour l'instant, dans le silence retrouvé de Ginza, ils étaient enfin libres d'être eux-mêmes.

Deux complices. Deux amants. Une seule et même flamme.

Chapitre 7

Le Poids du Secret

L'obscurité de la chambre n'était pas totale. Elle était striée par les néons bleus et améthystes de Ginza qui filtraient à travers les stores vénitiens, découpant le corps de Kenji en tranches d'ombre et de lumière.

Maya restait immobile, le regard fixé sur le plafond de béton brut. À côté d'elle, la respiration de Kenji s'était calée sur un rythme lent, lourd, celui d'un homme qui se croit en sécurité. Sa main à lui reposait encore sur la hanche de Maya, une empreinte de chaleur qui, il y a quelques minutes encore, l'embrasait.

Maintenant, cette main pesait une tonne. Elle était le sceau d'un contrat qu'elle n'aurait jamais dû signer.

Elle tourna légèrement la tête. Le profil de Kenji, d'ordinaire si tranchant, si impénétrable lorsqu'il gérait ses affaires au sommet de sa tour de verre, était adouci par le sommeil. Une mèche de cheveux noirs barrait son front. Maya sentit une pointe d'acide lui brûler l'œsophage. La culpabilité n'était pas une émotion abstraite ; c'était un goût de métal dans la bouche, une pression constante sous le sternum.

C'est un monstre, Maya. N'oublie pas pourquoi tu es là.

Elle ferma les yeux, mais les images de sa mission défilèrent derrière ses paupières comme un film en accéléré : les dossiers cryptés, les rapports sur les transactions illégales, le visage de ceux qu'il avait écrasés pour bâtir son empire. Elle était l'aiguille destinée à faire éclater cette bulle de luxe et de silence. Elle était l'insurgée infiltrée dans la forteresse.

Et pourtant, la forteresse l'avait accueillie avec une tendresse qu'elle n'avait pas prévue.

Elle se dégagea avec une infinie précaution, glissant hors des draps de soie dont le contact lui semblait soudain insupportable, comme s'ils étaient tissés de barbelés. Ses pieds nus rencontrèrent le sol froid. Le contraste thermique lui fit l'effet d'une douche électrique.

Elle ramassa sa chemise de soie noire, la passa, mais ne la boutonna pas. Elle s'approcha de la baie vitrée qui surplombait le quartier. Dehors, Tokyo ne dormait jamais vraiment. Les taxis glissaient comme des scarabées lumineux sur l'asphalte mouillé. Ginza, le quartier du silence et de l'argent, transpirait une arrogance tranquille.

— Tu ne dors pas ?

La voix de Kenji, rauque et basse, la fit sursauter. Elle ne se retourna pas, fixant son propre reflet flou dans la vitre.

— Le silence est trop bruyant ici, répondit-elle d'un ton piquant, retrouvant par réflexe son masque de femme fatale désabusée.

Elle entendit le froissement des draps, puis le bruit de ses pas sur le parquet. Elle n'eut pas besoin de se retourner pour savoir qu'il était juste derrière elle. Elle sentit la chaleur de son torse contre son dos, l'odeur de sa peau — un mélange de savon coûteux, de tabac froid et de cette empreinte musquée qui n'appartenait qu'à lui.

Kenji posa ses mains sur ses épaules. Ses doigts tracèrent le contour de ses clavicules. Un frisson parcourut Maya, un frisson de désir et de dégoût de soi.

— À quoi tu penses, Maya ? murmura-t-il à son oreille. Tu as ce regard... comme si tu étais déjà à des kilomètres d'ici.

— Je pense que la ville est plus belle quand elle fait semblant d'être calme, mentit-elle. Tout le monde porte un masque la nuit, Kenji. Toi le premier.

Il la fit pivoter pour qu'elle lui fasse face. Ses yeux sombres, d'une intelligence redoutable, semblaient vouloir percer la carapace qu'elle avait mis des mois à construire.

— Mon masque est tombé il y a deux heures, dit-il avec une franchise qui la frappa comme un coup de poing. Et le tien aussi.

Maya laissa échapper un rire bref, sec.

— Ne sois pas romantique, Kenji. Ça ne te va pas. On a passé un moment. C'était... intense. Mais ne mélangeons pas tout. Demain, les chiffres, la bourse et la guerre reprennent.

Elle essayait de rétablir la distance. Elle avait besoin de la haine, du mépris, ou au moins d'un cynisme protecteur. Mais Kenji ne jouait pas le jeu. Il la regardait avec une sorte de tristesse lucide.

— Tu es une excellente menteuse, dit-il doucement en passant son pouce sur sa lèvre inférieure. Mais ton corps ne sait pas mentir. Tes mains tremblent, Maya.

Elle se figea. Il avait raison. Ses doigts, qu'elle gardait serrés sur le rebord de la fenêtre, étaient agités de légers spasmes. La trahison n'était pas seulement mentale, elle était biologique. Chaque cellule de son corps, saturée du plaisir qu'il lui avait donné, semblait protester contre le plan qu'elle devait mettre à exécution.

Dans son sac, posé sur la console de l'entrée, un petit appareil crypté attendait qu'elle

y insère la clé USB contenant les preuves de la fraude fiscale massive de Kenji. Il lui suffisait d'attendre qu'il se rendorme. Dix minutes. C'était tout ce dont elle avait besoin pour sceller son destin. Pour l'envoyer en prison. Pour détruire "Le Silence de Ginza".

— Pourquoi tu m'as laissée entrer ? demanda-t-elle soudain, sa voix plus fragile qu'elle ne l'aurait voulu. Tu sais que je suis dangereuse. Tout le monde te l'a dit.

Kenji eut un sourire en coin, ce sourire qui la rendait folle, un mélange de défi et d'abandon.

— Parce que dans ce monde de requins en costume trois-pièces, tu es la seule chose qui me semble réelle. Même si ta réalité est une arme pointée sur ma tempe.

Le poids du secret devint soudain une chape de plomb. Maya sentit les larmes lui monter aux yeux, une réaction physique qu'elle réprima violemment. Elle ne pouvait pas pleurer. Pas devant lui. Pas maintenant.

— Tu es fou, Kenji.

— Peut-être. Ou peut-être que je suis juste fatigué de ne rien ressentir.

Il l'attira contre lui, son front contre le sien. À cet instant précis, Maya détesta la mission. Elle détesta ses supérieurs, elle détesta la justice, et par-dessus tout, elle se détesta elle-même. Elle était le judas de cette tragédie moderne. Elle l'embrassait pour mieux le livrer.

— Si je partais maintenant, Kenji... Si je disparaissais dans la nuit, qu'est-ce que tu ferais ?

Il marqua un temps d'arrêt, ses yeux plongeant dans les siens.

— Je te retrouverais. Pas pour te punir. Mais pour te demander pourquoi tu as mis si longtemps à revenir.

Elle s'écarta brusquement, incapable de soutenir ce regard plus longtemps. La tension dans la pièce était devenue irrespirable, un mélange de soufre et de parfum de luxe. Elle se dirigea vers le bar en verre, se servit un verre d'eau d'une main mal assurée. Le tintement de la carafe contre le cristal résonna comme un coup de feu dans le silence de la suite.

— Va te recoucher, dit-elle, le dos tourné. Je vais rester éveillée encore un peu. J'ai besoin de réfléchir.

— Maya...

— S'il te plaît, Kenji.

Elle entendit un soupir, puis le bruit de ses pas qui s'éloignaient vers le lit. Quelques minutes plus tard, le silence reprit ses droits.

Maya resta là, debout dans la cuisine de marbre noir, le verre à la main. Elle regarda son sac à main, à l'autre bout de la pièce. L'appareil de transmission l'appelait. Le devoir l'appelait. La survie de sa propre intégrité en dépendait.

Elle s'approcha du sac, le cœur battant à tout rompre, chaque battement martelant le mot *trahison*. Elle ouvrit la fermeture éclair. Ses doigts effleurèrent la clé USB. Froide. Inerte. Mortelle.

Elle se tourna vers la chambre. À travers l'entrebâillement de la porte, elle voyait la silhouette de Kenji, immobile sous les draps. Il lui avait donné la clé de son appartement, mais aussi, d'une certaine manière, la clé de sa vie.

Elle sortit la clé USB et la tint entre son pouce et son index. Il lui suffisait de traverser le couloir, de l'insérer dans l'ordinateur de son bureau, et tout serait fini. Elle redeviendrait l'héroïne de l'ombre, celle qui a fait tomber le géant.

Mais elle se rappela le rire de Kenji, la sensation de ses doigts dans ses cheveux, et cette phrase : *On a brûlé la ligne.*

Le poids du secret ne résidait pas dans ce qu'elle savait de lui. Il résidait dans ce qu'elle venait de découvrir sur elle-même : elle était incapable de le détruire sans s'anéantir avec lui.

Maya serra la clé USB dans son poing jusqu'à ce que le métal s'enfonce dans sa chair. Elle s'appuya contre le mur, glissant lentement jusqu'au sol, les yeux fixés sur les lumières de Ginza qui commençaient à pâlir avec l'aube naissante.

Le jour allait se lever. Les masques allaient devoir être remis. Mais sous la soie et les sourires de façade, la plaie était désormais ouverte. Et Maya savait que dans ce jeu de miroirs, le premier qui baissait sa garde était celui qui perdait tout.

Elle resta là, dans le gris du petit matin, une espionne brisée par un excès d'humanité, portant seule le poids d'un secret qui, tôt ou tard, finirait par les consumer tous les deux.

L'embrasement n'était plus sous la cendre. Il dévorait tout sur son passage.

Chapitre 8

L'Étau se Resserre

CHAPITRE : L'Étau se Resserre

L'aube sur Ginza n'avait rien d'une promesse. C'était une lumière crue, chirurgicale, qui déshabillait la ville de ses artifices de néons pour n'en laisser que le squelette de béton et d'acier froid.

Maya ne s'était pas relevée. Ses doigts étaient engourdis autour de la clé USB, une petite excroissance de métal qui pesait plus lourd qu'une arme à feu. Dans ses narines, l'odeur de son propre appartement — un mélange de thé vert froid, de papier glacé et du parfum boisé, presque imperceptible, que Kenji avait laissé dans le sillage de son passage — lui semblait soudain étrangère. Toxique.

Le silence fut brisé non pas par un cri, mais par un murmure mécanique. Le *clic* distinct d'un silencieux que l'on visse, deux étages plus bas, dans la cage d'escalier de service. Un bruit que l'oreille profane aurait confondu avec le craquement d'un meuble, mais qui fit l'effet d'une décharge électrique dans la colonne vertébrale de Maya.

Elle se redressa d'un mouvement fluide, les muscles hurlant de fatigue, mais l'esprit soudainement cristallin. L'adrénaline est une drogue propre : elle balaye les doutes, elle ne laisse que la survie.

Ils sont là.

Elle ne savait pas s'il s'agissait de la Division — ses propres employeurs, ceux qui

l'avaient envoyée infiltrer le clan de Kenji — ou des hommes de main de la branche dissidente du syndicat. À ce stade, la distinction n'était qu'une nuance de gris sur un arrêt de mort.

Elle se glissa vers la fenêtre, évitant de projeter son ombre sur les stores. En bas, une berline noire aux vitres opaques était garée en double file. Deux silhouettes en costumes sombres, trop carrées pour être des noctambules égarés, surveillaient l'entrée.

Une main gantée de cuir se posa sur sa bouche par derrière.

Le cri mourut dans sa gorge. Maya bascula en arrière, cherchant le point de pression sous le menton de son agresseur, le corps tendu comme un ressort. Elle sentit la chaleur d'un torse, l'odeur de la pluie sur un manteau de laine, et ce parfum de santal et de tabac froid.

— C'est moi, murmura une voix grave contre son oreille. Ne fais pas de bruit si tu tiens à tes tympanes.

Kenji.

Elle se détendit d'un coup, mais la colère remplaça aussitôt la peur. Elle se dégagea de son étreinte et se retourna, le fixant avec des yeux qui auraient pu couper du verre. Il était blême, une traînée de sang séché barrant sa tempe, ses yeux noirs d'ordinaire si illisibles brillant d'une lueur sauvage.

— Tu es venu par le balcon ? murmura-t-elle, la voix sifflante. Tu es cinglé. Ils sont partout.

— Ils ne sont pas là pour m'inviter à boire un saké, Maya. Ils ont brûlé la ligne, tu te rappelles ? Ton agence pense que tu as retourné ta veste. Mon clan pense que je suis

une fuite. On est les deux anomalies d'un système qui déteste le désordre.

Il jeta un coup d'œil par la fente des stores. Sa mâchoire se contracta.

— On a environ quarante secondes avant qu'ils ne fassent sauter la serrure. Tu as la clé ?

Maya serra le poing. La clé USB était là, une preuve de trahison mutuelle.

— Pourquoi je te ferais confiance ? Tu pourrais très bien m'abattre ici et repartir avec pour racheter ta place au Conseil.

Kenji eut un sourire amer, un éclair de dents blanches dans la pénombre. Il fit un pas vers elle, brisant la distance de sécurité. Elle sentit la chaleur émaner de lui, un contraste violent avec le froid du matin. Il posa sa main sur le mur, juste au-dessus de son épaule, l'encerclant sans la toucher.

— Parce que si je voulais te tuer, je l'aurais fait dans ce bar à Shinjuku, il y a trois mois. Et parce que tu es la seule personne dans cette ville maudite qui me regarde sans chercher à voir un héritier ou une cible.

Le son d'un crochetage métallique résonna à la porte d'entrée. Sec, précis.

— Donne-moi ta main, ordonna-t-il.

— Kenji...

— Maintenant.

Elle lui tendit la main, non pas celle qui tenait la clé, mais l'autre. Il y glissa un pistolet compact, un Sig Sauer froid et lourd. Le contact de sa peau rugueuse contre la sienne provoqua un frisson qui n'avait rien à voir avec le danger.

— Si ça tourne mal, vise le plexus. Pas la tête, ils portent des visières balistiques, dit-il avec un calme effrayant.

La porte d'entrée céda dans un souffle sourd. L'explosion de la grenade assourdissante fut étouffée par les murs épais, mais l'onde de choc fit vibrer les vitres. Maya et Kenji s'élançèrent vers la porte de service menant aux cuisines, au moment même où les premières silhouettes tactiques franchissaient le seuil.

Ils dévalèrent l'escalier de secours dans un silence de prédateurs. Chaque pas était une chorégraphie de survie. À mi-étage, une porte s'ouvrit brutalement. Un homme en kevlar surgit. Kenji ne ralentit pas. Il se jeta sur lui, un mouvement de judo d'une précision chirurgicale, utilisant le poids de l'adversaire pour le projeter contre le béton. Le bruit de l'os qui casse fut net.

Maya couvrait leurs arrières, le Sig Sauer au bout de ses bras tendus. Son cœur battait la chamade, une percussion sourde dans ses tempes. Elle vit un deuxième homme viser Kenji.

Elle n'hésita pas. Elle pressa la détente. Deux fois.

Le recul secoua ses épaules. L'homme s'effondra, la poitrine étoilée de rouge. Elle ne ressentit aucun remords, juste une certitude glaciale : elle venait de franchir le point de non-retour. Elle venait de tirer sur l'un des siens pour sauver "l'ennemi".

— Dans l'allée ! cria Kenji.

Ils débouchèrent dans la ruelle derrière l'immeuble. La pluie commençait à tomber, fine, une brume de nacre qui collait aux vêtements. Une moto noire, moteur tournant, les attendait.

Kenji enfourcha la machine et tendit la main à Maya.

— Monte.

Elle grimpa derrière lui, collant son corps contre son dos, ses bras s'enroulant autour de sa taille. À travers le cuir de son blouson, elle sentait la tension de ses muscles et le rythme erratique de son cœur. À cet instant, l'organisation, les secrets, la clé USB dans sa poche... tout cela s'effaçait devant la sensation brute de sa peau contre la sienne, séparée par quelques couches de tissu.

Kenji fit rugir le moteur. Ils s'élançèrent dans les rues désertes de Ginza, la moto se penchant dangereusement dans les virages. Derrière eux, le crissement des pneus des berlines noires annonçait que la chasse ne faisait que commencer.

— Ils vont bloquer le pont de Kachidoki ! hurla Maya contre son oreille, le vent emportant ses paroles.

— On ne va pas vers le pont, répondit-il en zigzaguant entre deux taxis qui s'éveillaient. On va dans les profondeurs.

Il bifurqua brusquement vers un parking souterrain de luxe, plongeant dans les entrailles de la ville. Les néons fluorescents défilaient au-dessus d'eux comme des éclairs stroboscopiques. Il arrêta la moto au niveau -4, dans un recoin sombre derrière des piliers de béton.

Le silence qui suivit fut presque plus terrifiant que le vacarme de la poursuite. Ils étaient seuls, entourés de voitures de sport valant des millions, dans une crypte de luxe.

Kenji descendit de la moto et retira son casque. Il était trempé de sueur, ses cheveux noirs collés à son front. Il se tourna vers elle, son regard brûlant.

— Montre-moi la clé, Maya.

Elle descendit à son tour, les jambes tremblantes. Elle sortit l'objet de sa poche, mais ne le lui tendit pas.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans, Kenji ? Pourquoi ils sont prêts à raser un quartier pour ça ?

Il s'approcha d'elle, si près qu'elle pouvait sentir l'odeur du métal chaud de la moto et celle, plus entêtante, de son souffle. Il posa ses mains sur ses épaules, une pression ferme, presque désespérée.

— C'est la liste, Maya. Pas seulement les noms des infiltrés de ton agence. Mais aussi les noms des politiciens qui financent mon clan. La ligne a été brûlée parce que le feu remonte jusqu'au sommet. Si on rend cette clé, on meurt. Si on la garde, on est des cibles mouvantes pour le restant de nos jours, qui ne seront pas très longs.

Il baissa les yeux vers ses lèvres, puis revint à ses yeux. La tension entre eux était devenue un troisième acteur dans ce parking désert, une force gravitationnelle qui les aspirait l'un vers l'autre.

— Tu savais, n'est-ce pas ? murmura-t-elle. Depuis le début.

— Je savais que tu étais dangereuse, répondit-il d'une voix sourde. Je ne savais pas que tu deviendrais ma seule raison de rester en vie.

Il glissa une main dans son cou, ses doigts effleurant la peau sensible derrière son oreille. Maya ferma les yeux une seconde, savourant ce contact électrique, cette humanité volée au chaos. Elle savait qu'elle devrait le repousser, qu'il était le poison et elle le remède, ou l'inverse.

Mais au lieu de cela, elle se hissa sur la pointe des pieds, saisissant le revers de son manteau.

— L'étau se resserre, Kenji. On n'a nulle part où aller.

— On a ici, dit-il en l'attirant contre lui. On a maintenant.

Soudain, le téléphone de Maya vibra dans sa poche. Un message unique, d'un numéro crypté :

« Le protocole "Cendre" est activé. Aucune extraction possible. Nettoyage total à 06h30. »

Elle regarda sa montre. 06h24.

— Ils vont inonder le parking de gaz ou envoyer une équipe de démolition, dit-elle, sa voix ne tremblant plus. On a six minutes.

Kenji attrapa son visage entre ses mains, son regard ancré dans le sien.

— Alors on va leur montrer que les fantômes de Ginza ne se laissent pas effacer si facilement.

Il ramassa le Sig Sauer qu'elle avait posé sur la selle et lui tendit son propre Beretta. Un échange de fers, un pacte de sang.

— Prête à brûler ce qui reste de la ligne ?

Maya esquissa un sourire piquant, celui qu'elle portait lorsqu'elle jouait les hôtesse de luxe dans les clubs privés, mais cette fois, ses yeux brillaient d'une vérité féroce.

— Je n'ai jamais aimé les lignes droites, Kenji. Allons-y.

Loin au-dessus d'eux, les premiers rayons du soleil frappaient les vitrines de Ginza, mais ici, dans le ventre de la bête, l'embrasement venait de commencer. L'étau était serré, certes, mais ils venaient de décider de le briser de l'intérieur, dût le monde entier s'effondrer sur eux.

Chapitre 9

L'Illusion d'une Vie

Le métal du Sig Sauer était encore chaud de la paume de Maya lorsqu'il glissa dans celle de Kenji. Un transfert d'âmes, une passation de pouvoirs dans l'obscurité poisseuse du sous-sol. L'air du parking sentait l'essence stagnante, le caoutchouc brûlé et ce parfum de tubéreuse cher à Maya, qui commençait à s'effiloche sous l'assaut de l'adrénaline.

Six minutes. C'était le temps qu'il leur restait avant que le monde ne s'écroule, ou que le gaz ne transforme ce labyrinthe de béton en tombeau pressurisé.

— Tu penses qu'ils ont un jardin, en Islande ? demanda brusquement Maya.

Kenji s'arrêta net, le doigt sur la détente de son arme, le regard balayant les ombres portées par les piliers massifs. Il se tourna vers elle, un sourcil levé. Le contraste était total : elle portait une robe de soie émeraude déchirée à la cuisse pour libérer ses mouvements, et tenait son Beretta avec la précision d'une horlogère de l'apocalypse.

— L'Islande ? répéta-t-il, sa voix basse ricochant sur les parois de ciment. C'est un peu radical comme changement de décor par rapport aux néons de Chuo-dori.

— Précisément, dit-elle en s'approchant de lui, ses pas ne faisant aucun bruit sur le sol huileux. Pas de néons. Pas de sushis à dix mille yens. Pas de "Monsieur le Ministre, encore un peu de Saké ?". Juste du gris, de la mousse et le silence. Un vrai silence, Kenji. Pas celui qu'on fabrique ici pour cacher les cadavres.

Il la regarda vraiment. Sous la couche de maquillage parfaite, sous le masque de

l'hôtesse la plus convoitée de Ginza, il vit la petite fille qui n'avait jamais demandé à être une arme. Il sentit une fissure s'ouvrir dans sa propre armure, celle qu'il avait forgée durant des années de services occultes pour le Clan.

Il fit un pas vers elle. Dans cet espace confiné, chaque seconde valait une heure. Le temps s'étirait, devenant une substance visqueuse et dorée.

— On n'aurait pas de noms là-bas, murmura-t-il. Tu ne serais plus la "Reine de l'Ombre". Je ne serais plus "Le Nettoyeur".

Il effleura sa joue du bout des doigts. Sa peau était brûlante, vibrante. À ce moment précis, le danger qui hurlait à leurs portes semblait lointain, presque abstrait. Ils étaient dans une bulle d'irréalité, une parenthèse enchantée au milieu d'un champ de mines.

— Je t'appellerais comment ? demanda-t-elle, un sourire piquant au coin des lèvres, celui qui rendait les hommes fous au club *L'Éclipse*, mais avec une nuance de vulnérabilité qui n'appartenait qu'à lui.

— Par mon vrai nom. Celui que j'ai oublié dans une ruelle de Shinjuku il y a quinze ans. Et on se réveillerait parce que la lumière du jour traverse la fenêtre, pas parce qu'un téléphone crypté nous ordonne d'éliminer une cible.

Maya ferma les yeux une seconde, se laissant bercer par l'illusion. Elle imaginait l'odeur du café froid, le craquement d'un parquet de bois blond, la sensation de ne plus avoir à surveiller ses arrières chaque fois qu'elle passait une porte. Une vie linéaire. Plate. Magnifique.

— On aurait un chien, ajouta-t-elle, sa voix se brisant légèrement. Un gros truc stupide qui ne sait pas ce qu'est une trahison.

Kenji laissa échapper un rire bref, un son rauque qui n'avait rien à faire dans ce parking de la mort.

— Un chien. D'accord. Mais c'est toi qui le sors quand il neige.

L'espace d'un instant, la tension sexuelle et mortelle qui les unissait depuis leur rencontre se mua en quelque chose d'autre. Une intimité domestique, absurde et déchirante. Ils se regardaient non pas comme des alliés de circonstance, mais comme les deux seuls survivants d'un naufrage cherchant une île qui n'existait peut-être pas.

Soudain, un sifflement sourd résonna dans les conduits d'aération. Un bruit de serpent mécanique.

Le gaz.

L'illusion vacilla, mais ne s'éteignit pas. Au contraire, elle devint leur carburant.

— Cinq minutes, nota Kenji, son regard redevenant d'acier.

Il attrapa la main de Maya. Ses doigts s'entrelacèrent aux siens, un contraste de peau douce et de métal froid. Ce n'était pas un adieu, c'était un contrat de survie.

— Écoute-moi bien, dit-il, son visage à quelques centimètres du sien. Ce qu'on vient de dire... ce n'est pas un rêve de condamnés. C'est le plan de sortie. Tu me reçois ? On ne sort pas d'ici pour mourir en héros. On sort d'ici pour aller acheter ce putain de chien et regarder la neige tomber.

Maya sentit son cœur cogner contre ses côtes. La peur, qui l'avait paralysée des années durant, se transformait en une colère froide et lumineuse. Ils avaient passé leur vie à servir les fantasmes des autres, à être les rouages invisibles d'une machine à broyer les âmes. Pour la première fois, ils volaient un morceau d'avenir.

— Kenji ?

— Oui ?

— Si on s'en sort, je veux aussi une voiture qui ne soit pas blindée. Une vieille carlingue qui tombe en panne. Je veux avoir des problèmes normaux. Des problèmes de gens qui ne savent pas comment charger un chargeur de quinze coups.

Il sourit, un vrai sourire cette fois, qui atteignit ses yeux fatigués.

— Je te promets les pannes d'essence, les factures d'électricité trop chères et les voisins qui font trop de bruit.

Il lâcha sa main pour réarmer son Sig Sauer. Le bruit mécanique, sec et définitif, brisa la parenthèse. La réalité de Ginza reprenait ses droits : le béton froid, l'étau qui se resserre, les pas lourds des commandos qui commençaient à résonner au niveau supérieur.

Mais quelque chose avait changé. Leurs mouvements étaient plus fluides, presque chorégraphiés par cet espoir fragile. Ils n'étaient plus deux fantômes errant dans les tripes de la ville. Ils étaient des prédateurs avec un horizon.

— On passe par la rampe Sud, ordonna Kenji, redevenant le professionnel absolu. Ils attendent qu'on panique à cause du gaz. On va utiliser les extincteurs automatiques pour créer un écran de fumée et on sort par le conduit de service.

Maya vérifia son propre Beretta. Elle se remémora l'image de la maison en Islande, la mousse verte, le gris du ciel. C'était une image mentale, un phare dans la tempête qui s'annonçait.

— Et après ? demanda-t-elle alors qu'ils s'élançaient vers l'obscurité des couloirs techniques.

Kenji ne se retourna pas, mais elle devina l'éclat dans ses yeux.

— Après, on brûle nos passeports, on change de visage s'il le faut, et on disparaît dans le seul endroit où ils ne penseront jamais à nous chercher.

— Où ça ?

— Dans la banalité, Maya. On va devenir les gens les plus ennuyeux de la planète.

Elle laissa échapper un petit rire féroce. La première escouade de démolition venait de franchir la porte blindée au bout du parking. Les faisceaux de leurs lampes tactiques balayaient le béton comme des doigts de lumière cherchant à les étrangler.

— Ça me semble être l'aventure la plus excitante de ma vie, murmura-t-elle.

Elle se posta derrière un pilier, cala son épaule contre le froid de la pierre et visa le premier homme qui entra. Sa respiration était calme, rythmée par la promesse qu'ils s'étaient faite. L'illusion n'était plus une fuite, c'était une cible.

— À nous, Kenji.

Un premier coup de feu déchira le silence de Ginza. Ce n'était pas un cri de désespoir, mais le premier mot d'un nouveau chapitre. La bataille pour une vie ordinaire venait de commencer, et dans le ventre de la bête, deux fantômes s'apprêtaient à redevenir humains, dût le monde entier s'embraser pour leur laisser le passage.

Le gaz commençait à ramper sur le sol, une brume blanchâtre et mortelle. Mais pour Maya et Kenji, il ne ressemblait plus qu'à la brume des matins d'Islande qu'ils allaient, contre toute attente, finir par conquérir.

Chapitre 10

La Lame de la Trahison

L'écho du premier coup de feu résonnait encore dans les parois de béton, un son sec, définitif, qui semblait avoir déchiré le voile de la réalité. La fumée de la poudre se mélangeait à la brume laiteuse du gaz lacrymogène, créant une atmosphère onirique, presque belle, si elle n'était pas mortelle.

Maya sentait l'adrénaline battre dans ses tempes, un métronome sauvage. Elle changea de chargeur avec une fluidité mécanique, le clic du métal contre le métal étant le seul ancrage qui lui restait. À côté d'elle, Kenji était une ombre familière, une présence rassurante dont elle captait la chaleur malgré le froid industriel du sous-sol de Ginza. Elle aimait l'odeur qu'il dégageait en plein combat : un mélange de tabac froid, de cuir usé et cette note de cèdre qui lui rappelait les forêts d'Hokkaido.

— Encore trois à dix heures, souffla-t-il, sa voix basse vibrant contre son oreille. On passe par la rampe de service dès que je lance la grenade flash.

— Je te couvre, répondit-elle. On se retrouve de l'autre côté du miroir, Kenji.

Il tourna la tête vers elle. Ses yeux, d'ordinaire si sombres qu'on y perdait son reflet, semblèrent capter un éclat fugace des lampes tactiques. Il esquissa un sourire. Un sourire qu'elle rangea instantanément dans le coffre-fort de sa mémoire, juste à côté de leur projet de maison en Islande et du goût de sa peau au réveil.

— Toujours, Maya.

La grenade roula. Un flash blanc, aveuglant, dévora l'espace. Le monde devint un

hurlement de lumière. Maya bondit, son arme au poing, prête à faucher tout ce qui se dresserait entre eux et leur liberté. Elle abattit deux silhouettes qui titubaient dans le chaos blanc. Le passage était libre. La porte de service n'était plus qu'à dix mètres. La porte vers l'Islande. La porte vers *eux*.

Mais Kenji ne courait pas.

Maya s'arrêta net, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Elle se retourna. Kenji se tenait debout, parfaitement calme au milieu de la fumée qui commençait à se dissiper. Il n'avait pas son arme au poing. Il avait les mains dans les poches de son long manteau sombre, observant les hommes du commando — ceux-là mêmes qui étaient censés les tuer — se redresser et abaisser leurs fusils d'assaut.

Le silence qui suivit fut plus violent que toutes les détonations. Un silence de cathédrale profanée.

— Kenji ? murmura Maya. Son propre nom lui parut étranger, une syllabe vide de sens.

Un homme s'avança parmi les assaillants. Un homme en costume gris, impeccable, dont le visage n'exprimait rien d'autre qu'une satisfaction bureaucratique. Il s'arrêta à un mètre de Kenji et s'inclina légèrement.

— Rapport de situation, Colonel, dit l'homme en gris.

Maya sentit un froid polaire envahir ses membres. Le mot "Colonel" s'installa dans l'air, monstrueux, absurde. Elle regarda Kenji. Il ne détourna pas les yeux. Mais ce n'étaient plus les yeux de l'homme qui l'avait aimée sous les néons de Shinjuku. C'étaient les yeux d'un prédateur qui venait de refermer le piège.

— La cible est neutralisée psychologiquement, répondit Kenji. Sa voix était

dépourvue de toute émotion, une lame d'acier froid. L'extraction peut commencer.

Le monde bascula. L'odeur de cèdre qu'elle aimait tant devint soudainement écœurante, un parfum de décomposition. Le frôlement de sa main contre la sienne, quelques minutes plus tôt, brûlait sa peau comme de l'acide.

— "La cible" ? répéta Maya, sa voix n'étant plus qu'un sifflement étranglé. C'est comme ça que tu m'appelles maintenant ? Après six mois ? Après... tout ?

Elle pointa son arme sur lui, mais ses mains tremblaient d'une rage sismique. La trahison n'était pas une blessure, c'était une amputation à vif.

Kenji fit un pas vers elle. Les soldats autour restèrent immobiles, des statues de plomb.

— Pose ça, Maya. Tu savais que Ginza ne laissait jamais partir ses fantômes. L'Islande n'était qu'un protocole de mise en confiance. Une chambre d'écho pour tes désirs de fuite. Il fallait que tu nous donnes les codes de la matrice. Et tu l'as fait.

Chaque mot était un coup de poignard. Le projet de vie, les matins de brume, les promesses chuchotées sur l'oreiller... Tout n'était que de la data. Un script écrit par un bureaucrate dans une tour de verre. L'amour n'avait été qu'une technique d'interrogatoire prolongée.

— Tu m'as touchée, Kenji, cracha-t-elle, les larmes brûlant ses yeux sans jamais couler. Tu m'as regardée dormir. Tu m'as dit que j'étais ta seule vérité. C'était dans le script, ça aussi ? Le sexe ? La tendresse ? Les tremblements de tes mains quand tu croyais me perdre ?

Kenji inclina la tête, un mouvement presque curieux, comme un entomologiste observant un insecte se débattre.

— On appelle ça l'immersion totale, Maya. Pour que tu y croies, il fallait que j'y croie aussi. Mais le réveil est là. Et il est brutal.

Le choc de la trahison opéra une transmutation chimique dans les veines de Maya. La douleur, trop immense pour être supportée, se condensa, se durcit, se transforma en une haine pure, cristalline. Une haine qui lui rendit instantanément sa stabilité. Ses mains cessèrent de trembler. Le flou de ses yeux disparut pour laisser place à une vision d'une netteté effrayante.

— Tu sais ce qui est drôle, Kenji ? dit-elle, sa voix soudainement basse, presque suave.

Elle esquaissa un sourire qui n'avait plus rien d'humain. C'était le sourire d'une divinité de la vengeance, née dans les égouts de la technologie.

— Quoi donc ? demanda-t-il, une lueur d'incertitude perçant enfin son masque de marbre.

— Tu as oublié une règle fondamentale de ton propre protocole.

D'un mouvement d'une rapidité inhumaine, elle ne tira pas sur lui. Elle tira sur la valve du réservoir de gaz industriel qui flanquait le pilier à sa droite.

L'explosion fut sourde, mais le nuage qui s'en échappa n'était pas du gaz lacrymogène. C'était un composé inflammable qu'ils avaient eux-mêmes stocké là, des semaines auparavant, pour leur "évasion".

— Si je suis une cible, commença-t-elle alors que les alarmes incendie commençaient à hurler, je suis une cible prioritaire. Et je ne pars jamais seule.

Le chaos reprit ses droits. Les hommes en gris crièrent des ordres, les soldats cherchèrent des cibles dans la nouvelle purée de pois thermique. Dans la confusion, Maya se jeta en avant. Pas pour fuir. Pour l'atteindre.

Elle le percuta avec la violence d'un train de fret. Ils roulèrent au sol, entre les jambes des soldats paniqués. Elle ne chercha pas son arme. Elle chercha sa gorge. Ses doigts se refermèrent sur le col de son manteau, le serrant à en rompre les coutures.

— Je vais t'arracher ce sourire de fonctionnaire, Kenji, murmura-t-elle contre ses lèvres, là où elle avait déposé des baisers la veille encore. Je vais brûler ton Islande, je vais brûler ton protocole, et je vais te regarder devenir de la cendre.

Kenji tenta de la repousser, mais la haine lui donnait une force décuplée. Il réussit à lui asséner un coup de coude dans les côtes, la projetant en arrière. Ils se relevèrent simultanément, à deux mètres l'un de l'autre, séparés par un rideau de flammes qui commençait à lécher le plafond de béton.

Leurs regards se croisèrent une dernière fois. Le lien était rompu. Il n'y avait plus de "nous". Il n'y avait plus que deux prédateurs dans une cage en feu.

— Tu n'as nulle part où aller, Maya ! cria-t-il par-dessus le rugissement de l'incendie.

— Partout où tu ne seras pas sera mon paradis, Kenji !

Elle dégoupilla une dernière grenade — fumigène cette fois — et la projeta à ses pieds. L'obscurité totale l'enveloppa. Quand la fumée se dissipa sous l'effet des ventilateurs de secours, elle avait disparu.

Kenji resta seul au milieu du brasier naissant, sa main tremblant imperceptiblement. Il ramassa au sol un petit objet que Maya avait laissé tomber dans la lutte : un porte-clés en forme de macareux, souvenir dérisoire de leur rêve islandais.

Il le serra dans sa poing jusqu'à ce que le métal lui entaille la paume. Le sang coula, chaud et réel.

La Lame de la Trahison avait frappé, mais elle avait deux tranchants. Et à cet instant, dans le silence de mort qui retombait sur Ginza malgré les flammes, il ne savait plus lequel des deux saignait le plus.

Maya était devenue son fantôme. Et un fantôme qui vous hait est bien plus dangereux qu'une cible qu'on croit avoir abattue.

Chapitre 11

Les Cendres de la Confiance

L'odeur n'était pas celle du bois qui brûle, mais celle d'une vie qui s'effiloche. Un mélange âcre de plastique fondu, d'ozone et de ce parfum de jasmin musqué que Maya portait comme une armure. Kenji restait immobile, les poumons saturés de suie, les yeux fixés sur le rideau de fumée grise qui l'avait dévorée.

Le silence qui suivit l'explosion de la grenade fumigène était plus assourdissant que le brasier. C'était le silence de Ginza à trois heures du matin, ce moment précis où la ville retient son souffle avant de recracher ses démons.

Kenji ouvrit sa main. Le macareux en métal lui mordait la chair, ses bords tranchants enfoncés dans la ligne de vie de sa paume. Le sang, sombre et visqueux sous la lumière stroboscopique des alarmes incendie, maculait le petit objet souvenir. Reykjavik. Le vent froid sur leurs visages. Le rire de Maya qui sonnait comme du cristal qu'on brise. Tout cela n'était qu'un décor de théâtre, une illusion d'optique montée de toutes pièces par leurs employeurs respectifs.

Il n'était pas un amant. Il était un agent traitant qui avait glissé.
Elle n'était pas une fugitive. Elle était une arme qui avait pris conscience d'elle-même.

— Kenji ! Debout !

La voix de Sato claqua dans l'oreillette, saturée d'interférences.

— Les pompiers arrivent. Si tu es encore là quand ils déploient les échelles, tu finiras

la nuit dans une cuve d'acide chez les Nettoyeurs. Bouge !

Kenji ne répondit pas. Il ramassa son Glock, la carcasse encore brûlante, et se dirigea vers la sortie de secours. Ses pas résonnaient sur le béton, lourds, mécaniques. Chaque mouvement était une agonie, non pas à cause de la fumée, mais à cause du poids du vide qu'elle avait laissé derrière elle.

À trois blocs de là, Maya s'engouffra dans une ruelle étroite, là où les néons des love hotels crachent une lumière rose malade sur les flaques d'eau huileuse. Elle s'effondra contre un mur de briques froides, les mains pressées sur ses côtes. Sa poitrine brûlait. La fumée, la course, et ce cœur stupide qui refusait de ralentir.

Elle cracha un mélange de salive et de cendre.

— Bordel de merde... murmura-t-elle, la voix éraillée.

Elle fouilla ses poches par réflexe. Rien. Le vide. Elle avait laissé le porte-clés. Elle avait laissé le dernier pont qui la reliait à l'humanité de Kenji. Elle se revit, quelques minutes plus tôt, plongeant son regard dans le sien. Elle y avait cherché la trahison, elle n'y avait trouvé que le reflet de sa propre dévastation.

Le bip sec de son téléphone crypté la fit tressaillir. Un message unique, s'effaçant à la lecture :

« Cible manquée. Rentrez à la Ruche. Les frais de nettoyage seront déduits de votre prime. Ne traînez pas, les loups ont faim. »

Maya rit, un son sec, presque un aboiement. « Les loups ». Elle n'était qu'une proie que l'on entraînaît à mordre d'autres proies. Tout ce jeu, ces mois passés dans les bras de Kenji, ces secrets murmurés sur l'oreiller, ce n'était qu'une partie d'échecs dont ils

n'étaient même pas les fous. Juste des pions. Des pions interchangeables, jetés dans le brasier dès qu'ils commençaient à avoir une odeur de roussi.

Le retour au quartier général du Clan Matsunaga fut un calvaire de néons et de reproches silencieux. Kenji traversa le hall en marbre noir, laissant derrière lui des traînées de suie et de sang. Les gardes s'écartaient, non par respect, mais comme on s'écarte d'un chien enragé qui n'a plus rien à perdre.

Il entra dans le bureau de son supérieur. L'air y était filtré, stérile, sentant le bois de santal et le pouvoir froid.

— Tu es blessé, Kenji, observa l'homme derrière le bureau sans lever les yeux de ses tablettes.

— C'est superficiel, répondit-il, la voix morte.

— Je ne parle pas de ta main. Je parle de ton jugement. Tu l'avais à portée de tir. Pourquoi est-elle encore en vie ?

Kenji sentit le macareux dans sa poche. Le métal refroidi lui semblait peser une tonne.

— Elle a utilisé un fumigène. La visibilité était nulle.

L'homme se leva, s'approcha de la vitre qui surplombait les lumières de Ginza.

— On t'a donné une mission de nettoyage, Kenji. Pas une romance de gare. Tu pensais vraiment que ce que vous aviez était réel ? Elle a été formée par le Syndicate pour séduire des profils comme le tien. Chaque baiser était une analyse de tes

faiblesses. Chaque caresse, une infiltration de tes systèmes de défense.

Kenji serra les dents. L'humiliation était un poison lent. Il se revit dans l'appartement de Shinjuku, Maya lui préparant du thé, ses cheveux tombant sur ses épaules nues. Était-ce une technique d'approche ? Un protocole de manipulation ? La frontière entre le mensonge et la vérité s'était évaporée dans la fumée de l'incendie.

— Elle ne m'a pas tué non plus, lâcha Kenji. Elle en avait l'occasion.

— Ce qui prouve qu'elle est aussi défectueuse que toi. Deux outils brisés. C'est regrettable.

Maya, elle, était de retour dans sa « planque », une chambre de bonne de trois mètres carrés au-dessus d'un restaurant de ramen. Elle se déshabilla devant un miroir piqué de taches de vieillesse. Son corps était une carte de ses échecs : des bleus sur les hanches, une brûlure sur l'épaule, et cette expression dans le miroir qu'elle ne reconnaissait plus.

Elle ouvrit son ordinateur portable. Les lignes de code défilaient, froides et logiques. Elle chercha les accès qu'elle avait volés à Kenji pendant qu'il dormait, ces précieuses données qu'elle devait livrer à ses patrons.

Elle posa ses doigts sur le clavier, puis hésita.

Elle se rappela la chaleur de la main de Kenji sur sa nuque. Ce n'était pas le geste d'un prédateur. C'était le geste d'un homme qui se noie et qui s'accroche à une bouée de sauvetage. Elle réalisa avec une horreur glaciale qu'ils étaient identiques. Deux fantômes programmés pour se hanter l'un l'autre, utilisés par des puissances qui se moquaient bien de leurs cœurs en lambeaux.

— On est juste des ordures qu'on déplace d'un tapis à l'autre, murmura-t-elle.

Elle ferma l'écran brusquement. La pièce plongea dans le noir, seulement troublée par le clignotement rouge d'une enseigne au-dehors. Elle se sentait souillée, non par la mission, mais par cette soudaine lucidité. La confiance qu'elle avait cru bâtir n'était que de la cendre. Et la cendre ne se reconstruit pas. Elle s'envole au premier coup de vent.

À l'autre bout de la ville, Kenji était ressorti sur le toit de l'immeuble du Clan. Le vent de la nuit flagellait son visage. Il sortit le porte-clés de sa poche et le regarda une dernière fois. Le petit macareux semblait se moquer de lui avec ses couleurs vives et son air innocent.

Il aurait pu le jeter dans le vide. Le regarder disparaître dans le trafic de Ginza comme une larme dans la pluie.

Mais il le rangea soigneusement dans sa poche intérieure, contre sa poitrine.

La trahison avait deux tranchants, pensa-t-il. L'un servait à blesser l'autre. L'autre servait à se découper soi-même pour voir s'il restait encore quelque chose de vivant à l'intérieur.

Maya était partie. Elle était son fantôme, son ennemie, sa proie. Mais dans ce monde de simulacres, elle était aussi la seule chose réelle qu'il lui restait. Même si cette réalité était bâtie sur un champ de ruines.

En bas, les sirènes s'étaient tues. Le silence de Ginza était revenu, lourd, poisseux, définitif. La guerre ne faisait que commencer, mais pour Kenji et Maya, la paix était

déjà morte, étranglée par les mains de ceux qui leur avaient appris à n'être que des armes.

Il alluma une cigarette, la première bouffée lui brûlant la gorge.

— À plus tard, Maya, murmura-t-il dans l'obscurité.

Quelque part dans la ville, derrière une fenêtre anonyme, Maya sentit un frisson lui parcourir l'échine. Elle savait qu'il ne lâcherait pas. Pas par devoir. Pas par vengeance. Mais parce qu'ils étaient désormais liés par la seule chose plus solide que l'amour dans leur milieu : la haine de ceux qui les avaient brisés.

Les cendres de leur confiance couvraient encore le sol de Ginza, mais sous la cendre, il restait parfois quelques braises prêtes à tout dévorer.

Chapitre 12

Le Duel des Cœurs

Le vent de Ginza ne soufflait pas ; il tranchait. Il s'engouffrait entre les façades de verre et d'acier, transportant avec lui l'odeur de l'ozone, de la pluie imminente et du bitume froid.

Kenji gravit les dernières marches menant au toit du grand magasin abandonné. Ses bottes de cuir craquaient sur le gravier noirci par la pollution. Il ne se pressait pas. À quoi bon ? Elle l'attendait. Il sentait sa présence bien avant de l'apercevoir, une perturbation familière dans l'air, un changement de pression atmosphérique qu'il aurait reconnu entre mille.

Elle était là, silhouette déliée contre le néon rouge d'une enseigne vacillante. Maya.

Elle ne se retourna pas immédiatement. Elle observait la ville, ce tapis de lumières artificielles qui tentait désespérément d'étouffer les ténèbres. Elle portait son long manteau d'un gris d'orage, les mains enfoncées dans les poches. Elle dégageait ce parfum qui le hantait chaque nuit : un mélange de bois de santal et de quelque chose d'invisible, d'électrique, comme le calme avant la foudre.

— Tu es en retard, Kenji, lança-t-elle. Sa voix était un murmure de soie sous lequel courait une lame de rasoir.

— J'ai dû semer quelques fantômes en chemin, répondit-il en s'arrêtant à trois mètres d'elle. Les tiens, principalement.

Maya se tourna enfin. Le néon rouge zébrait son visage, soulignant l'arête parfaite de

son nez et l'éclat sombre de ses yeux. Elle avait cette expression qu'il détestait : un masque de glace protecteur, une indifférence de façade qui ne parvenait pas à masquer la légère pulsation de la veine à son cou.

— Les fantômes ne se sèment pas, Kenji. On finit par les porter comme une seconde peau. Tu devrais le savoir.

Il fit un pas de plus. L'espace entre eux devint une zone de guerre miniature. La tension était si épaisse qu'on aurait pu y dessiner des cicatrices. Kenji sentait son propre cœur cogner contre ses côtes, un métronome dérégulé. Il aurait voulu la haïr. Il aurait dû. Mais tout en elle — la courbure de ses épaules, la façon dont une mèche de cheveux noirs balayait sa joue — criait une vérité qu'il refusait d'admettre.

— On nous a envoyés pour nous entretuer, Maya. Le Silence de Ginza, c'est ça ? Le bruit de nos deux corps qui tombent ?

Elle esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Un sourire triste, presque maternel dans sa cruauté.

— Ne sois pas si dramatique. C'est juste du business. Le genre de business où l'on ne donne pas de préavis de licenciement, juste une balle entre les deux yeux.

Soudain, le mouvement.

Ce n'était pas une bagarre, c'était une danse macabre. Maya fondit sur lui avec une fluidité liquide. Kenji para le premier coup de sa manchette, sentant l'impact vibrer jusque dans ses os. Elle sentait le froid, le métal et cette intimité perdue. Ses mains, qu'il avait autrefois tenues dans l'obscurité de leur chambre, cherchaient maintenant ses points vitaux avec une précision chirurgicale.

Il l'attrapa par les poignets, l'entraînant contre lui. Ils basculèrent contre un muret de béton. Le choc leur coupa le souffle. Pendant une seconde, ils ne bougèrent plus,

haletants, leurs visages si proches qu'ils partageaient le même air, la même buée dans le froid de la nuit.

— Tu trembles, Kenji, murmura-t-elle contre ses lèvres.

— C'est l'envie de te tuer. Ou de t'embrasser. J'ai toujours eu du mal à faire la différence avec toi.

Elle rit, un son bref et cassé. Elle libéra une main pour attraper le revers de son manteau, le tirant vers elle avec une violence désespérée. Leurs regards s'entrechoquèrent, et dans cet échange de pupilles dilatées, toute la douleur des mois d'absence explosa. Il vit les nuits blanches, les trahisons subies, les ordres qu'on ne discute pas, et ce vide immense qu'ils avaient chacun essayé de combler avec la haine de l'autre.

— Ils nous ont brisés, Maya, lâcha-t-il, la voix rauque. Ils ont fait de nous des monstres.

— On l'était déjà, Kenji. Ils ont juste allumé la lumière.

Elle glissa une main vers sa ceinture, là où logeait son arme. Il fut plus rapide. Il lui bloqua le bras contre le mur, son corps pressé contre le sien. La sensation était insupportable. Le contact de leurs peaux, même à travers les vêtements, réveillait des incendies qu'il pensait éteints. Il sentit le parfum de son cou, une invitation au désastre.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elle détourna les yeux, mais il la força à l'affronter.

— Regarde-moi et dis-moi que tu ne ressens rien. Dis-moi que je ne suis qu'une cible de plus.

— Tu es ma pire erreur, Kenji.

— Alors finis-en.

Il lâcha prise, s'écartant d'un pas, les bras ballants, s'offrant à elle. Sa poitrine se soulevait au rythme d'une respiration saccadée. Maya sortit son arme, un Glock noir, mat, efficace. Elle le braqua sur son cœur. Son doigt caressa la détente. Le silence de Ginza retomba, lourd, poisseux, définitif. On n'entendait plus que le vrombissement lointain de la ville et le battement d'ailes d'un corbeau sur le toit voisin.

Le canon ne tremblait pas. Mais ses yeux, eux, étaient en train de se noyer.

— Pourquoi tu ne tires pas ? provoqua-t-il, la voix étrangement douce. Tu as peur que le bruit réveille tes regrets ?

— Je n'ai pas de regrets, cracha-t-elle. J'ai juste une mission.

— On est les seuls survivants de cette guerre de l'ombre, Maya. Si tu me tues, tu seras vraiment seule. Tu n'auras plus personne pour te rappeler qui tu étais avant qu'ils ne te transforment en acier.

Elle serra les dents. Sa mâchoire se contracta. La tension était à son paroxysme, une corde de violon prête à rompre.

— Tais-toi.

Il fit un pas vers elle, ignorant le danger. Un autre. Le canon de l'arme pressait maintenant contre son sternum.

— Fais-le. Libère-nous tous les deux.

Elle resta immobile, une statue de douleur pétrifiée dans le néon rouge. Puis, très

lentement, son doigt se relâcha sur la détente. Son bras s'abaissa, comme s'il pesait soudain une tonne. Elle laissa tomber l'arme au sol. Le bruit du métal sur le gravier fut plus assourdissant qu'une détonation.

Maya s'effondra contre lui, non pas pour l'étreindre, mais parce que ses jambes ne la portaient plus. Kenji la rattrapa, l'entourant de ses bras, sa tête nichée dans le creux de son épaule. Elle ne pleurait pas — les armes ne pleurent pas — mais il sentit les tressaillements qui secouaient son dos.

— Je te déteste, Kenji. Je te déteste d'être encore là.

— Je sais, murmura-t-il en enfouissant son visage dans ses cheveux. Je me déteste aussi.

Il passa une main sur sa joue, un frôlement hésitant, presque effrayé par sa propre audace. Sa peau était brûlante malgré le froid. Leurs échanges précédents étaient acides, mais ce contact-là était brut, sans filtre. C'était la douleur de l'absence qui se transformait en une urgence charnelle, une manière de se prouver qu'ils étaient encore en vie, même s'ils étaient déjà morts à l'intérieur.

Ils restèrent ainsi un long moment, deux naufragés accrochés l'un à l'autre sur le pont d'un navire en train de couler. Ginza continuait de briller en bas, indifférente à leur tragédie.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle, sa voix redevenue froide, mais une froideur de survie, pas de haine.

Kenji se recula légèrement pour la regarder. Il ramassa son arme et la lui tendit, la crosse en avant.

— On fait ce qu'on sait faire de mieux. On change les règles du jeu.

Elle prit l'arme, ses doigts effleurant les siens. Un dernier frisson. Un dernier rappel de ce qu'ils avaient été.

— Ils vont nous traquer. Tous les deux.

— Qu'ils viennent, répondit Kenji en allumant une cigarette, la flamme du briquet éclairant ses traits fatigués mais résolus. On a déjà brûlé nos cœurs, Maya. Ils ne nous reste plus rien à perdre, à part le silence.

Il lui tendit la cigarette. Elle en prit une bouffée, la fumée s'évanouissant dans l'air nocturne.

Le duel était fini. La guerre, la vraie, venait de changer de camp.

Sous la cendre de Ginza, les braises venaient enfin de s'embraser. Et cette fois, elles n'allaient pas se contenter de consumer deux amants maudits. Elles allaient dévorer le monde qui les avait créés.

Chapitre 13

Le Sacrifice Nécessaire

L'asphalte de Ginza luisait comme le dos d'un prédateur marin sous la pluie fine qui commençait à tomber. Une pluie acide, chargée du venin de la métropole, qui transformait les néons publicitaires en traînées de sang et de saphir sur le sol.

Kenji et Maya avançaient dans l'ombre des galeries marchandes closes, deux spectres silhouettes contre l'éclat artificiel du monde. L'odeur était omniprésente : un mélange de tabac froid, de métal chauffé par les balles et ce parfum de jasmin musqué que Maya portait comme une armure.

— Ils sont là, murmura Kenji.

Il n'avait pas besoin de regarder derrière lui. Il sentait la vibration des moteurs électriques des drones de surveillance, ce bourdonnement de frelon mécanique qui déchirait le silence feutré de l'avenue Chuo. La "Main de l'Ombre", l'unité d'élite de l'Organisation, ne laissait jamais de témoins. Encore moins des traîtres qui venaient de s'échanger une cigarette au milieu d'un champ de ruines.

Maya resserra sa prise sur la crosse du Glock. Ses articulations étaient blanches.

— Le serveur est au sous-sol du complexe *Mizuhara*. Si on injecte le virus, l'Organisation s'effondre. Leurs comptes, leurs noms, leurs péchés... Tout devient public.

— Et nous avec, ajouta Kenji avec un demi-sourire amer.

— C'est le prix, Kenji. Tu l'as dit : on n'a plus rien à perdre.

Ils s'engouffrèrent dans une ruelle étroite, là où les climatiseurs crachaient une

haleine chaude et grasse. Soudain, un laser rouge balaya le mur de briques à quelques centimètres du visage de Maya.

— Contact ! hurla Kenji.

Le chaos se déchaîna. Les vitres d'une boutique de luxe explosèrent sous une rafale de silencieux. Kenji projeta Maya derrière un pilier de béton. Il riposta, trois tirs secs, précis, le recul de l'arme remontant dans son épaule comme une décharge électrique familière. Il aimait cette douleur. Elle était réelle, contrairement aux mensonges qu'on leur avait servis pendant dix ans.

Ils progressèrent vers l'objectif, une danse macabre entre les ombres et les éclats de verre. Mais l'étau se resserrait. À l'entrée du complexe *Mizuhara*, ils furent bloqués. Une porte blindée, un lecteur biométrique, et derrière eux, une dizaine d'hommes en armure tactique progressant avec une lenteur de fossoyeurs.

Maya s'acharna sur le boîtier de contrôle, ses doigts volant sur le clavier de son terminal portable.

— Il me faut trois minutes, Kenji. Juste trois minutes pour forcer le protocole.

— On n'a pas trente secondes, Maya.

Il regarda l'extrémité de la ruelle. Les silhouettes noires approchaient. Il sentit le poids de ses dernières munitions. Il n'en avait pas assez. Il ne s'agissait plus de tactique, mais d'arithmétique. Une équation de mort où l'un des deux devait être le reste.

Il posa sa main sur celle de Maya. Un contact brûlant malgré la pluie glacée.

— Écoute-moi.

Elle ne leva pas les yeux, ses doigts tremblant légèrement.

— Ne commence pas, Kenji. On finit ça ensemble.

— Le processeur de secours est de l'autre côté de cette cloison, reprit-il, sa voix

basse, presque une caresse. Il y a un conduit de ventilation. Tu es assez fine pour passer. Moi, je reste ici. Je tiens le couloir.

— C'est un suicide, Kenji ! Si tu restes là, ils vont te transformer en passoire avant que j'aie fini l'upload.

Il attrapa son menton, l'obligeant à le regarder. Ses yeux à lui étaient d'un calme effrayant. C'était le regard de l'homme qui vient de trouver sa sortie.

— Si on part tous les deux, ils nous coincent dans le conduit et on meurt comme des rats sans avoir rien accompli. Si tu y vas, le "Silence de Ginza" prend fin. Tu deviens leur fantôme, Maya. Tu deviens leur fin du monde.

— Je ne te laisserai pas, murmura-t-elle, une larme traçant un sillage propre sur sa joue maculée de poudre.

— Tu m'as déjà laissé une fois, il y a cinq ans, à Kyoto. Et je t'ai survécu. Cette fois, c'est moi qui choisis.

Le bruit des bottes sur le métal résonna, plus proche. Le premier fumigène roula à leurs pieds, libérant un gaz opaque et âcre.

Kenji sortit une petite télécommande de sa poche. Le détonateur des charges qu'il avait posées à l'entrée du complexe en arrivant.

— Je vais faire sauter le pilier de soutien. Ça va condamner l'accès derrière moi. Ils ne pourront pas t'atteindre, mais je serai coincé avec eux.

— Kenji, non...

— Va ! hurla-t-il.

Le choix du cœur. Ce n'était pas un choix de héros, c'était un choix d'amant maudit. La mission exigeait qu'ils survivent tous les deux pour témoigner, ou qu'ils meurent en détruisant tout. Mais Kenji regarda Maya — la courbe de son cou, l'éclat de ses yeux qui hantaient ses nuits depuis une décennie — et il comprit que le monde pouvait bien brûler, tant qu'elle marchait encore dans ses cendres.

Il la poussa vers la bouche d'aération, l'aidant à se hisser. Au moment où elle allait disparaître dans le conduit, elle attrapa sa main. Une dernière fois. Un frôlement de doigts désespéré, la rugosité de sa peau contre la douceur de la sienne.

— Je te retrouverai, Kenji. Dans une autre vie, une sans flingues et sans secrets.

— Dans celle-là, je t'offrirai un café à Shinjuku. Sans sucre, comme tu l'aimes. Allez, fiche le camp.

Elle disparut dans l'obscurité du conduit.

Kenji se redressa. Il alluma sa dernière cigarette. Le goût du menthol et du tabac bon marché fut la chose la plus délicieuse qu'il ait jamais connue. Il pressa le détonateur.

Une explosion sourde ébranla le bâtiment. Des tonnes de gravats et de poutres d'acier s'effondrèrent dans un fracas de fin du monde, scellant le couloir. Il était désormais seul dans un espace de dix mètres carrés, face à la brume qui se dissipait pour révéler les canons des fusils d'assaut pointés sur lui.

Il ne leva pas son arme. Il resta assis contre le mur de béton, la cigarette au coin des lèvres, les yeux fixés sur la petite diode rouge au-dessus de la porte du serveur qui venait de passer au vert.

L'upload était lancé.

Le chef de l'escouade s'avança, son visage masqué par une visière en polycarbonate.

— Où est-elle ? demanda une voix synthétique.

Kenji lâcha une bouffée de fumée, un sourire insolent étirant ses lèvres.

— Elle est déjà demain. Et vous, vous êtes hier.

Il sentit le premier impact. Une brûlure froide dans la poitrine. Puis une deuxième. Le monde commença à perdre ses couleurs, se transformant en un vieux film en noir et

blanc. Le bruit des tirs devint un lointain bourdonnement, étouffé par le silence de Ginza qui reprenait ses droits.

Dans ses derniers instants, Kenji ne pensa pas à la trahison, ni à l'Organisation, ni à la mort. Il se souvint de l'odeur des cheveux de Maya sous la pluie de Kyoto, de la sensation de sa main dans la sienne quelques secondes plus tôt.

Le sacrifice n'était pas de mourir. Le sacrifice était de ne pas voir ce qu'elle allait devenir sans lui. Mais c'était un prix qu'il payait avec une joie sauvage.

Le dernier battement de son cœur fut pour elle.

Le silence, enfin, devint absolu.

À quelques étages de là, dans la salle des serveurs, Maya regardait les barres de progression atteindre 100 %. Les larmes coulaient librement, froides, sur son visage. Elle entendit les échos des détonations en bas. Elle savait.

Elle posa sa main sur l'écran brûlant.

— C'est fait, Kenji, murmura-t-elle dans le vide. On a changé les règles.

Elle se détourna de la console et s'enfonça dans la nuit, seule, portant en elle le poids d'un silence qui ne serait plus jamais celui de la soumission, mais celui d'une promesse tenue au prix du sang. Ginza continuait de briller, mais pour la première fois, ses lumières semblaient pâles face à l'incendie que Kenji avait allumé dans son âme.

Chapitre 14

L'Éclat de la Vérité

CHAPITRE : L'ÉCLAT DE LA VÉRITÉ

L'ascenseur de la tour Nakatomi ne fonctionnait plus. Maya dévala les escaliers de service, ses bottes martelant le métal dans un rythme cardiaque désordonné. L'air était saturé d'une odeur de poussière de béton et d'ozone, ce parfum métallique et piquant qui suit les décharges électriques de haute voltige. Ses doigts tremblaient encore contre la paroi froide du mur. Elle avait réussi. Les serveurs de la *Shinra-Kyogo* étaient à poil, leurs secrets déversés dans le flux public comme une hémorragie irrémédiable.

Mais le triomphe avait le goût de la cendre.

Lorsqu'elle déboucha dans le hall du cinquantième étage, là où les détonations avaient cessé de résonner, le silence la frappa comme une gifle. Ce n'était pas le silence de la paix, c'était celui d'un linceul. Les baies vitrées, autrefois symboles de la toute-puissance de Ginza, gisaient au sol en un million de diamants brisés, reflétant les néons publicitaires de la ville qui continuaient de danser dehors, indifférents au chaos.

Elle le vit.

Kenji était adossé à une colonne de marbre noir, à demi enseveli sous les débris d'un faux plafond. Sa veste de cuir, d'ordinaire impeccable, était lacérée. Le sang, d'un rouge presque noir sous la lumière stroboscopique des gyrophares lointains, maculait sa chemise blanche.

Il avait les yeux clos. Pour un instant atroce, Maya crut que le "dernier battement" mentionné par son instinct n'était pas une métaphore. Elle se précipita, glissant sur les éclats de verre, et tomba à genoux à ses côtés.

— Kenji ! Pas maintenant. Pas comme ça, bordel.

Elle posa sa main sur son cou. Une pulsation. Faible, erratique, comme un oiseau piégé derrière une vitre, mais elle était là. Elle pressa sa paume contre la plaie de son flanc, sentant la chaleur poisseuse de son sang s'infiltrer entre ses doigts.

Kenji laissa échapper un sifflement douloureux. Ses paupières papillonnèrent avant de se fixer sur elle. Un sourire hagard, presque insolent, étira ses lèvres pâles.

— Tu... tu es restée ? murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un craquement de gravier. Tu aurais dû... être déjà loin.

— Et rater ton grand final ? dit-elle, la gorge serrée, tentant de retrouver ce ton piquant qui était leur seule armure. Tu es trop narcissique pour mourir sans public, Kenji.

Il rit, puis grimaça, une main venant recouvrir celle de Maya sur sa blessure. Le contact fit frissonner la jeune femme. La peau de Kenji était brûlante de fièvre, mais ses doigts étaient glacés. C'était là, dans cette friction entre le chaud et le froid, que résidait toute la vérité de leur histoire : une collision thermique qui ne pouvait finir que par une explosion.

— On a tout cassé, pas vrai ? demanda-t-il en tournant la tête vers les écrans géants de la place, visibles par la brèche du mur, où les logos de la corporation commençaient à glitcher.

— On a rasé leur monde, Kenji. Mais regarde-nous... On est quoi, au milieu de tout ça ?

Il ramena son regard sur elle. La tension, cette corde raide sur laquelle ils dansaient depuis leur rencontre dans ce bar miteux de Shimbashi, ne s'était pas rompue avec les bombes. Elle s'était resserrée.

— On est des menteurs, Maya.

Elle détourna les yeux, mais il attrapa son menton, l'obligeant à le regarder. Le bleu électrique des enseignes de Ginza se reflétait dans ses pupilles dilatées.

— Tu m'as menti sur ton nom, sur ton passé, sur la raison pour laquelle tu avais besoin de ces codes, continua-t-il. Tu m'as utilisé comme un levier pour faire sauter le coffre.

— Et toi ? riposta-t-elle, une larme traçant un sillon propre sur sa joue couverte de suie. Tu étais censé m'éliminer si je m'approchais trop près. Tu travaillais pour eux. Tu étais leur chien de garde, Kenji. Chaque baiser, chaque frôlement... je me demandais si c'était pour me goûter ou pour vérifier où se trouvait mon artère carotide.

Le silence revint, plus lourd. Ils étaient là, deux spectres parmi les décombres de leurs vies inventées. Leurs identités factices s'étaient effondrées avec les murs de la tour. Il ne restait que l'os, la structure brute de ce qu'ils étaient.

— C'était le job, admit-il dans un souffle. Mais le silence... le silence quand on était ensemble... C'était la seule chose que je n'arrivais pas à simuler. Je ne pouvais plus m'entendre penser quand tu me regardais comme ça.

Maya laissa échapper un sanglot étouffé, un rire amer qui lui brûla la poitrine.

— On est pitoyables. On s'est aimés sur un champ de mines en se racontant que c'était un jardin.

— C'était réel, Maya. Les mensonges servaient juste à protéger ce qu'il y avait au

centre. Ce petit éclat de... je ne sais pas. De vérité.

Il déplaça sa main de son flanc pour caresser sa joue. Ses doigts laissèrent une trace de sang sur sa pommette, comme une peinture de guerre ou une bénédiction sauvage. Le geste était d'une douceur insoutenable. Maya ferma les yeux, se penchant vers ce contact. Elle sentait l'odeur de lui — tabac froid, cuir, et cette note de bois de santal qu'il portait toujours, même au cœur du désastre.

— Je te pardonne, Kenji, murmura-t-elle contre sa paume. Pour le fusil sur ma tempe. Pour les nuits où je savais que tu fouillais mon sac pendant que je faisais semblant de dormir.

— Et moi, je te pardonne de m'avoir brisé le cœur avant même de m'avoir dit ton vrai nom.

Ils restèrent ainsi, prostrés l'un contre l'autre, alors que les sirènes de la police commençaient à hurler en bas, un chœur strident montant des entrailles de la ville. La lumière de Ginza, d'ordinaire si arrogante, semblait effectivement pâle, presque timide à travers la fumée.

Kenji ferma les yeux un instant, sa respiration devenant plus superficielle.

— Dis-le-moi. Une fois. Sans code, sans filtre.

Maya approcha ses lèvres de son oreille. Elle sentit le battement de son pouls sous la peau fine de sa tempe.

— Je m'appelle Hana. Et je n'ai jamais voulu que tu sois celui qui reste en arrière.

Kenji eut un petit tressaillement, un demi-sourire.

— Hana... C'est joli. Ça veut dire "fleur", non ? Un peu trop délicat pour une fille qui vient de pirater le ministère de la Défense.

— Les fleurs poussent aussi dans le béton, Kenji.

Il ouvrit les yeux une dernière fois, et l'éclat qu'elle y vit n'avait rien à voir avec les

néons. C'était une clarté pure, terrifiante, celle de quelqu'un qui a tout perdu et qui, pour la première fois, voit enfin clair.

— On a changé les règles, Hana, murmura-t-il. Mais le prix... le prix était juste.

— Tais-toi. Économise tes forces. On va sortir d'ici.

— Non. Écoute-moi.

Il l'attira vers lui avec une force surprenante, l'obligeant à plonger dans son regard. La tension sexuelle, romantique, désespérée, culmina en un instant de pure synchronicité.

— Tout ce qu'on a fait... c'était pour ce moment. Pas pour les données. Pas pour la révolution. Pour que, juste une fois, on n'ait plus besoin de se cacher derrière le silence. Tu me vois, là ?

— Je te vois, Kenji. Je te vois vraiment.

Il relâcha sa pression, son corps s'enfonçant un peu plus dans les gravats. La réconciliation était amère, oui. Elle avait le goût du sang et des regrets, le parfum d'une fin de monde. Mais c'était la première fois qu'ils respiraient le même air, sans le filtre du soupçon.

Dehors, les premières lueurs de l'aube commençaient à poindre derrière les grat-ciel, une ligne grisâtre et froide qui ne parvenait pas à éteindre l'incendie qu'ils avaient allumé. Ginza n'était plus une forteresse, c'était une plaie ouverte.

Maya prit la main de Kenji, entrelaçant leurs doigts sales et tremblants. Dans les décombres de leurs anciennes vies, parmi les cadavres des secrets qu'ils s'étaient juré de garder, ils trouvèrent cette paix sauvage. Le mensonge était mort. L'amour, ce résidu indestructible, brillait parmi les ruines avec une intensité insoutenable.

— On est libres ? demanda-t-il, sa voix s'éteignant presque totalement.

Maya regarda le soleil se lever sur une ville qui ne savait pas encore qu'elle avait

changé de maître. Elle resserra sa prise sur la main de l'homme qu'elle avait appris à aimer en apprenant à le trahir.

— Oui, Kenji. On est libres. Et c'est la chose la plus douloureuse que j'ai jamais ressentie.

Elle resta là, sentant le poids de sa tête sur son épaule, tandis que le silence de Ginza, pour la première fois, n'était plus une menace, mais une promesse tenue au prix du sang. L'éclat de la vérité les avait aveuglés, mais dans cette obscurité nouvelle, ils n'avaient plus peur de l'ombre.

Chapitre 15

Le Dernier Silence

LE DERNIER SILENCE

L'aube sur Ginza avait le goût du métal froid et du regret. Le ciel, d'un bleu électrique qui virait au gris perle, léchait les arêtes de verre des gratte-ciel comme une langue avide. Dans l'air, il restait cette odeur de poudre brûlée, de goudron humide et le parfum musqué, presque écœurant, de la peur qui retombe.

Maya sentait la chaleur de Kenji contre son flanc. Un contraste violent avec la morsure du vent matinal. Leurs doigts étaient soudés, une architecture de chair et de crasse, comme s'ils craignaient que l'autre ne se dissolve dans la brume si la pression se relâchait. Elle baissa les yeux sur leurs mains. Sous ses ongles, le sang de ceux qu'ils avaient dû abattre pour arriver là séchait en croûtes sombres.

— On ne peut pas rester ici, murmura-t-elle.

Sa voix écorcha le silence, une lame de rasoir sur de la soie.

Kenji ne répondit pas tout de suite. Il fixait le bout de la rue Chuo-dori, là où les enseignes Chanel et Dior semblaient veiller sur un cimetière de luxe. Il boitait légèrement, sa chemise blanche n'était plus qu'un lambeau de coton rougi, collé à sa hanche.

— Regarde-les, dit-il enfin, désignant les façades aveugles. Ils dorment encore. Ils n'ont aucune idée que leur monde s'est effondré cette nuit.

Il tourna son visage vers elle. Ses yeux sombres, autrefois impénétrables, n'étaient plus que des puits de fatigue et d'une tendresse qui lui faisait mal aux poumons.

— Où est-ce qu'on va, Maya ? On n'a plus de noms. Plus de comptes en banque. On est des fantômes avec des passeports périmés.

Maya esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Elle glissa sa main libre dans la poche de son trench-coat en cuir et en sortit un petit boîtier noir. Son téléphone de liaison. L'objet pesait une tonne. C'était le cordon ombilical qui la reliait encore à l'Organisation, à cette vie de mensonges millimétrés et de trahisons parfumées au saké haut de gamme.

D'un geste sec, elle le jeta dans une bouche d'égout. Le bruit de la chute fut minuscule, un *ploc* dérisoire qui scella la fin d'une ère.

— On va là où le silence ne nous surveille plus, répondit-elle. On va devenir personne. C'est pas ce dont tu rêvais, quand tu étais le prince de la pègre ? Être juste un homme qui marche dans la rue sans vérifier les reflets dans les vitrines ?

Kenji eut un rire rauque, un son qui ressemblait à un craquement de gravier.

— C'est un rêve de gamin. La réalité, c'est qu'on va crever de faim ou d'une balle dans la nuque d'ici trois jours.

— Alors on a trois jours pour s'aimer comme des fous, Kenji. C'est plus que ce qu'on a eu ces dix dernières années.

Elle se rapprocha, envahissant son espace personnel. Elle pouvait sentir l'odeur de sa peau — sel, tabac froid et cette note de bois de santal qu'il portait toujours. Elle posa ses lèvres sur sa mâchoire contractée. Un frôlement, une promesse de feu sous la cendre.

— Donne-moi ton arme, ordonna-t-elle.

Il hésita, puis sortit le Beretta de sa ceinture. Elle prit le sien. Deux masses d'acier noir qui avaient dicté leurs vies. Elle les déposa avec une délicatesse presque religieuse sur le rebord d'une jardinière de béton, à côté d'un camélia qui commençait à fleurir.

— On abandonne tout, Kenji. Les identités. Les dettes. La haine. Si on sort de ce quartier avec ça, on ne sera jamais libres.

Il la regarda, et elle vit le moment précis où la tension quitta ses épaules. La carapace se brisait. Le "Master" de Ginza mourait là, sur le trottoir, laissant la place à un homme nu, vulnérable, magnifique.

— T'as toujours été la plus forte de nous deux, souffla-t-il.

Ils commencèrent à marcher. Leurs pas résonnaient sur l'asphalte vide. Ginza, dans cette heure entre chien et loup, ressemblait à un décor de cinéma après le départ des techniciens. Les néons s'éteignaient un à un avec des bourdonnements électriques.

Ils passèrent devant le Kabuki-za. Les ombres des piliers s'étiraient comme des doigts noirs sur le sol. Maya ne se retourna pas. Elle ne voulait pas voir les débris de la tour où ils avaient laissé leurs secrets. Elle ne voulait pas penser au corps de Saito, ou aux dossiers qui brûlaient encore dans le coffre-fort de la suite 402.

À l'approche de la station de Shimbashi, le mouvement de la ville commença à s'éveiller. Un camion de livraison. Un employé de bureau, la cravate de travers, rentrant d'une nuit trop longue. Pour ces gens, ils n'étaient qu'un couple de fêtards un peu amochés, une dérive classique de la nuit tokyoïte.

Ils s'arrêtèrent devant un petit distributeur automatique. Kenji fouilla dans ses poches et en sortit quelques pièces de cent yens. Il acheta deux canettes de café chaud. Le métal brûlait leurs paumes froides.

— C'est notre dernier repas de luxe ? demanda-t-il avec une pointe d'ironie dans la voix.

— Savoure-le. C'est le goût de l'anonymat.

Ils burent en silence, observant le premier métro aérien glisser au-dessus de leurs têtes. Le bruit était assourdissant, un tonnerre de ferraille qui semblait laver l'air de leurs péchés.

— On prend le train pour le Sud ? demanda Kenji.

— Trop surveillé. On va marcher jusqu'à Shinagawa. On trouvera un bus de nuit, ou une voiture avec les clés sur le contact. Quelque chose qui ne laisse pas de trace numérique.

Kenji prit sa main à nouveau. Ses doigts étaient moins tremblants.

— Maya ?

— Oui ?

— Pourquoi tu m'as pas tué dans cette chambre, quand tu en avais l'occasion ? T'aurais pu tout garder. L'argent, la reconnaissance de tes chefs... tout.

Elle s'arrêta et le força à la regarder. Elle ancrâ ses yeux clairs dans les siens, cherchant la vérité brute.

— Parce que quand je te regardais dormir, Kenji, je ne voyais pas une cible. Je voyais le seul miroir capable de supporter mon propre reflet. On est les deux faces d'une pièce qui a été jetée dans le caniveau. On ne vaut rien, mais on va ensemble.

Il ne répondit rien, mais il resserra sa prise à lui briser les os. C'était mieux que n'importe quelle déclaration.

Ils quittèrent les limites de Ginza alors que le soleil perçait enfin la couche de pollution, inondant les rues d'une lumière d'or pur. Le quartier restait derrière eux, une cage dorée dont ils venaient de forcer la serrure.

Au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient, le silence revenait. Mais ce n'était plus le silence oppressant des écoutes téléphoniques et des menaces voilées. C'était un silence vaste, ouvert, terrifiant de possibilités. Un silence de page blanche.

Ils marchèrent longtemps, traversant des zones industrielles, des quartiers résidentiels endormis où l'odeur du pain grillé commençait à flotter. Ils étaient deux ombres parmi les ombres, se fondant dans la masse des anonymes qui font battre le cœur de la métropole.

Finalement, sur un pont surplombant l'un des canaux de la Sumida, Maya s'arrêta. Elle s'appuya au parapet, regardant l'eau brune couler vers la baie.

— Tu sens ça ? demanda-t-elle.

— Quoi ?

— Le néant. On n'est plus Maya et Kenji. On n'est rien.

Kenji se posta derrière elle, l'enveloppant de ses bras, ignorant la douleur de sa blessure. Il posa son menton sur son épaule, leurs visages tournés vers l'horizon où les

grues du port se dessinaient comme des dinosaures de métal.

— C'est douloureux, comme tu disais, murmura-t-il à son oreille. Mais c'est la première fois que je respire sans avoir l'impression d'avaler du verre pilé.

Elle ferma les yeux, savourant le battement de son cœur contre son dos. La tension de la traque, l'adrénaline de la fuite, tout cela s'évaporait pour laisser place à une lassitude immense, mais paisible.

Ils étaient libres. Libres de ne rien avoir. Libres de n'aller nulle part. Unis par un secret que même le vent n'oserait pas répéter. Le Silence de Ginza les avait transformés, les avait brisés, pour finalement les recoudre ensemble avec des fils de sang et de lumière.

— On bouge ? demanda Kenji après un long moment.

— Oui. On bouge.

Ils reprirent leur route, côte à côte, deux silhouettes anonymes se perdant dans l'éclat du matin. Ils ne se retournèrent pas. Derrière eux, la ville s'éveillait, reprenant son vacarme habituel, ignorant tout de la tragédie et de la renaissance qui venaient de se jouer dans ses entrailles de béton.

Le silence, désormais, était leur seul maître. Et pour la première fois de leur vie, ils n'avaient plus besoin de parler pour se comprendre. Ils étaient le secret. Ils étaient le silence. Ils étaient enfin là.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Silence de Ginza"

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)